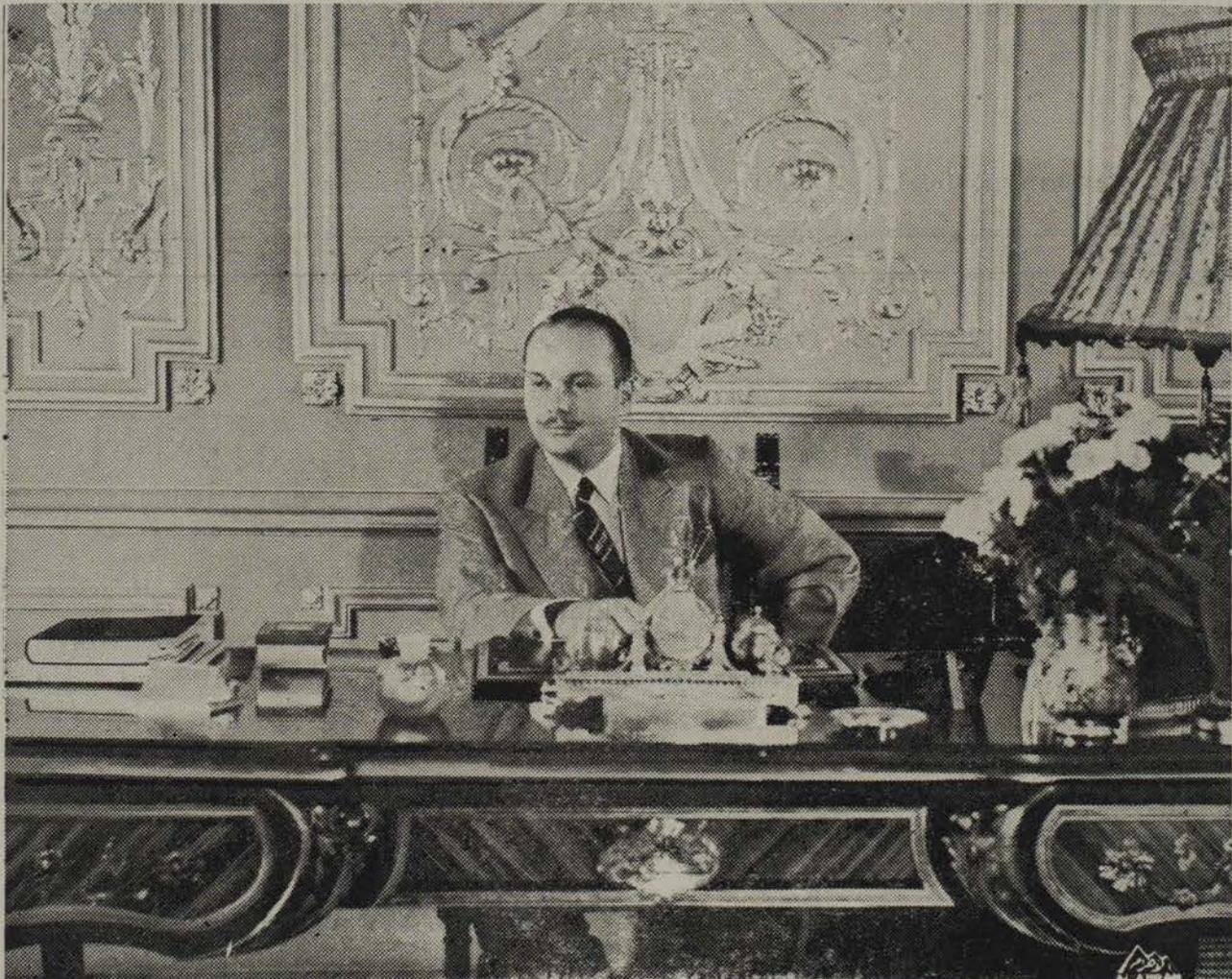


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

UN ANNIVERSAIRE ROYAL



S. M. le ROI FAROUK 1er.

Le 29 Juillet 1941 l'Égypte entière a célébré le 4ème anniversaire de la prestation du Serment Constitutionnel, en présence des deux Chambres réunies, de S.M. le Roi Farouk 1er. Cet événement mémorable qui marquait pour le pays le début d'une nouvelle ère est encore présent à tous les esprits. Aussi, en soulignant l'heureux souvenir que rappelle cette date, La «Semaine Égyptienne» dépose-t-elle respectueusement aux pieds du Trône, ses félicitations et ses vœux les plus sincères pour le progrès et la grandeur de l'Égypte, sous l'égide de S.M. le Roi Farouk.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Alix. Condor, N. Nicolaidis, Ivo Barbitch, Alex. Beinoglou, Georges Legrain, Henri Thuile, Anne Lindstrom, Lene Candilly, S. Stevi, D. Capayanides, S. Caracassis, Jean Maire, Orion, etc.

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

OFFRES SPÉCIALES

A partir du Lundi 4 Août 1941

Assortiments importants en marchandises importées et divers produits locaux marqués à des prix bien au-dessous de ceux actuellement en vigueur.

Sirops & Jus GROPPI

Sirops

la bille P.T.

Tamarin, Rose, Violette, Grenadine, Orgeat, Citron, Orange, Abricot . . . 9
Mangue 11

Jus

Fraise, 9
Ananas 11

N.B.- Remboursement de P.T. 1½, au retour de la bouteille granulée avec son couvercle à vis.

RETENEZ DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

COMPRIMÉS D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS

par MAURIENNE

paraîtra très prochainement
aux éditions de

Edition de luxe
P.T. 50

la semaine égyptienne

Edition Ordinaire
P.T. 20

Prochainement Paraîtra

aux éditions de la Semaine Egyptienne

un Numéro Spécial sous le titre

CONNAISSANCE DE LA GRANDE BRETAGNE

avec une collaboration d'écrivains de talent et des nombreuses Illustrations.

No. 15-16

15^e année

Août 1941

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE

ANNIVERSAIRE ROYAL



S. M. la REINE ELISABETH

A l'occasion du 41^e. anniversaire de S.M. la Reine Elisabeth des milliers de dépêches de félicitations ont été reçues à Buckingham Palace de toutes les parties de l'Empire et du monde.

Tous les bâtiments du Gouvernement et les particuliers arborèrent l'Union Jack à Londres bien que l'évènement n'ait pas été officiellement célébré et que S.M. la Reine se trouve avec le Souverain et les princesses Elisabeth et Margarete à la campagne.

La Semaine Egyptienne à cette occasion présente respectueusement ses vœux les meilleurs pour la gloire et la grandeur de l'Empire Britannique.

Lettres Néo-Grecques

EMMANUEL RHOÏDIS

M. D. Kaklamanos, dans un article qu'il consacrait à Emmanuel Rhoïdis, au lendemain de sa mort, compare l'auteur des *Idoles* et de la *Papesse Jeanne* à Thackeray et à Taine. Je crois néanmoins que cette synthèse d'esprit et de finesse, de faculté d'adaptation et de souplesse, que constitue le talent d'Emmanuel Rhoïdis, l'apparente directement à un autre illustre écrivain français, à Anatole France. Un des critiques de l'auteur de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* nous a dit la désinvolture avec laquelle celui-ci prenait son bien où il le trouvait. Emmanuel Rhoïdis n'a pas non plus hésité à faire des plagiat.

S'il faut continuer le parallélisme, on peut observer que tous deux ne se distinguent pas par la profondeur de la pensée et n'eurent pas une cosmothéorie propre autour de laquelle, l'un après l'autre, leurs oeuvres successives seraient venues se grouper. Contemporain, bien qu'un peu antérieur à Anatole France, Emmanuel Rhoïdis sera surtout rappelé comme un esprit batailleur et fin et comme un styliste d'une élégance rare.

Il a laissé une oeuvre touffue et très variée, dont une partie, se rattachant à une actualité directe, n'offre plus un grand intérêt. Mais celle qui reste, et qui en est la majeure, a conservé une jeunesse surprenante.

Emmanuel Rhoïdis a fait, dans *Idoles* et ailleurs, le procès de la langue puriste, telle qu'elle était conçue et employée par les gens de son époque. Lui-même, néanmoins, ne pouvant, en raison de sa longue absence à l'étranger, employer avec aisance la langue populaire, se vit astreint à en faire usage. Mais si les écrits de ses contemporains sont inguérissablement affectés par la froideur et l'emphase du purisme, ceux d'Emmanuel Rhoïdis ont conservé, à une distance d'un demi-siècle environ, un fidèle public de lecteurs. «Aucune partie de son oeuvre, écrit M. Kérofilas, n'est, aujourd'hui, morte.»

Malheureusement, pour des raisons dont nous n'avons pas à nous occuper ici, cette oeuvre, dans son ensemble, était devenue inaccessible au lecteur moyen. On connaît les conditions de l'édition en Grèce. Un ouvrage ne reçoit la forme d'un volume que par exception. Ordinairement un écrivain se manifeste et triomphe par le canal des périodiques et les quotidiens. Emmanuel Rhoïdis, comme les autres, a prodigué dans toutes sortes d'imprimés la majeure partie de son oeuvre. Mais même les ouvrages capitaux de l'auteur, tels la *Papesse Jeanne* ou *Idoles*, ont été depuis longtemps épuisés.

M. Kérofilas m'a cité les chiffres imposants des prix qu'il a dû payer pour se procurer les exemplaires qui lui étaient nécessaires.

Feu le professeur André Andréadis, neveu d'Emmanuel Rhoïdis, en collaboration avec un autre parent de l'auteur, M. D. Pétrkokkinos, eut le premier l'idée de nous donner l'édition de ses oeuvres complètes. Cette édition, en sept volumes, préfacée et

annotée copieusement par le regretté professeur et artiste, qui avait des informations précieuses de première main à offrir, puisqu'il vécut près de son oncle dans la dernière partie de la vie de celui-ci, n'est pas cependant complète.

La *Société pour la propagation des Livres Utiles* aspire aujourd'hui à nous offrir cette édition vraiment complète. Sous ses auspices, le distingué collaborateur du *Messenger* M. Costas Kérofilas, qui s'était déjà chargé de la réunion des oeuvres de notre poète national Denis Solomos et des poètes Aristote Valaoritis et Georges Zalocostras, en entrepris de nous donner l'oeuvre intégrale d'Emmanuel Rhoïdis, préfacée et annotée à nouveau par lui, à la maison Sidéris.

Les amis d'Emmanuel Rhoïdis se félicitent de cette initiative qui fait reprendre sa place à l'un des plus purs représentants de l'esprit attique. L'auteur de *La Papesse Jeanne* descend, du reste, d'une vieille maison athénienne qui s'est réfugiée, au XVIIe siècle, au Péloponèse et, plus tard, à Chio.

Les vicissitudes de la vie firent néanmoins qu'Emmanuel Rhoïdis vit le jour à Syra. En 1841, à l'âge de six ans, il est conduit à Gênes où son père a été nommé consul général. Il restera en Italie pendant toute son enfance et recevra profondément l'empreinte de son génie.

Revenu à Syra, par les soins de son père, qui désirait que l'enfant reçut une éducation grecque, Emmanuel Rhoïdis fit de belles études qu'il alla, ensuite parachever à Berlin.

Sa famille le destinait au commerce. C'est ainsi que nous retrouvons le jeune Emmanuel auprès de son oncle qui fait des affaires à Braïla, en Roumanie. Mais le commerce l'ennuit. Il ne peut y mettre son coeur. En relevant le sous-main sur le bureau de son neveu, il découvre la traduction de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* à Chateaubriand !

Cette découverte va, virtuellement, décider du sort d'Emmanuel Rhoïdis.

Après la mort de son père, Emmanuel Rhoïdis s'établira définitivement à Athènes. Il a renoncé pour de bon au commerce. Il est riche et sa culture lui permet de manier la plume avec autorité. Il va se faire un nom en préconisant dans le journal *Aurore* des idées saines et judicieuses qui sont en avance sur son temps à la composition du roman, longtemps médité qui lui donnera du coup la célébrité et le classera parmi les maîtres de l'heure. J'ai nommé la *Papesse Jeanne* qui parut en librairie en 1866.

Bien que prenant les plus larges libertés avec l'histoire, ce roman est l'oeuvre d'un fin lettré et d'un admirable artiste; il attira l'attention générale et sa renommée se répandit en Europe. Son succès, néanmoins, n'est pas dû uniquement à sa valeur artistique. Emmanuel Rhoïdis a évoqué avec bien de désinvolture une époque où les moeurs étaient assez

lâches. La majorité du public a été attiré par la réputation scandaleuse du livre. Cette réputation affecta de plusieurs sortes l'auteur. Pendant longtemps la *Papesse Jeanne* demeura la question du jour.

Je crois que ces traces peuvent expliquer complètement le grand silence de Rhoïdis, après la publication de son roman. Il est d'ailleurs, lui-même, fort explicite dans un de ses articles. «En prenant congé du livre qui a égayé la solitude de Chio, notre regard tombe sur un passage où il est question de la récompense morale du poète par le public. Mais une telle récompense est-elle possible en Grèce? Est-ce que la gloire et la popularité peuvent couronner chez nous aussi, comme ailleurs, une oeuvre littéraire, quel que soit le degré de sa perfection? Chaque fois que nous y songeons, nous nous prenons de pitié pour ceux qui écrivent en grec et mieux ils écrivent plus pitoyables ils nous paraissent.»

M. Costas Kérofilas, dans la préface qu'il a écrite pour le premier volume des *Oeuvres d'Emmanuel Rhoïdis* qu'il publie, doute que ces réflexions renferment la raison du silence de dix ans qui suivit la publication de la *Papesse Jeanne*. Je crois au contraire que l'amertume et le désenchantement que révèlent ces lignes sont péremptoires.

Que l'auteur s'adonne à la mondanité, qu'il joue de la flûte ou qu'il fasse de l'escrime est tout naturel à un homme de la mentalité d'Emmanuel Rhoïdis et toutes ces occupations n'ont jamais réellement empêché un écrivain, désireux de produire, de composer ses ouvrages.

Encore une fois ce sont les répercussions de l'affaire de la *Papesse Jeanne* «où, comme le note très judicieusement le regretté professeur A. Andréadis, le public se plaisait plus que tout dans ce que l'auteur estimait le moins» qui font momentanément renoncer Emmanuel Rhoïdis à la carrière qu'il s'était choisie.

En tout cas cette période stérile comprend les années les plus heureuses de la vie de l'auteur. Très recherché, très fêté, il vit en grand seigneur dans son luxueux hôtel de la rue Philhellènes et se permet même des folies pour satisfaire ses caprices.

Mais le destin le guette. En un tour de main toute sa fortune est engloutie dans une lamentable spéculation de bourse à laquelle Emmanuel Rhoïdis, ignorant tout des affaires, a légèrement souscrit. Homme d'une haute tenue morale, il paie jusqu'à son dernier sou. Son honneur est sauf. Désormais il mangera le pain amer d'une pauvreté extrême, acceptée avec une noble résignation et une patience qui paraît vraiment chrétienne. Il est affligé par une surdité qui, avec l'âge, s'accroît et les malheurs et les deuils ne lui seront pas épargnés.

Ami de Charilaos Tricoupis, le célèbre homme d'Etat grec du 19^e siècle, il fut nommé par lui conservateur de la Bibliothèque Nationale. Jamais peut-être choix ne fut si heureux. Il assurait en même temps à Emmanuel Rhoïdis une existence plus ou moins affranchie des soucis du pain quotidien. Mais même cela devait lui être ravi pendant ses derniers jours.

C'est au cours des vingt années que Rhoïdis fut conservateur qu'il produisit la majeure partie de son oeuvre. Sa haute culture lui donne la possibilité de traiter avec le même bonheur les sujets les plus variés, passant avec une aisance égale du comique au sérieux, de la science à la littérature. Auteur de contes étincelants, de diatribes d'une importance capitale pour nos lettres, comme *Idoles*, il sut, en même temps acquérir à son journal politico-satirique *Asmodée* une influence considérable.

M. Costas Kérofilas a réuni dans le second volume des *Oeuvres d'Emmanuel Rhoïdis* des pages caractéristiques du publiciste, pour la plupart, inconnues des générations moins âgées, le professeur Andréadis ayant puisé fort peu de choses dans sa publication de l'oeuvre de son oncle.

Ce volume me fait évoquer l'opinion d'un autre esprit d'élite, qui n'est plus, hélas, parmi nous. «Ce sublime sourd, écrit Zacharie Papandoniou, cet aristocrate solitaire de la rue Nicodème... a été un des insurpassables humoristes et des rares écrivains dans le monde entier».

ALEX BEINOGLOU

Chanson populaire égyptienne

LA COMPLAINTÉ DU FELLAH

Ce matin je suis las,
Mon corps est tout malade.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Raidi comme un bâton
Ou tel un cuir séché,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Tu m'éreintes sans cesse,
Je te crains, ô ghebbad,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Je tremble comme feuille
En voyant un ghebbad.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Mes mains se sont meurtries
Sur le bois du ghebbad
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Mes mains étant blessées,
Je fus au médecin.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Donne-moi, bon docteur,
Quelque temps de répit.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Il me guérit les mains,
Puis dit: Tire au ghebbad.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Le monde est bien mauvais,
Car je n'y ai repos.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Il se moque de nous
Qui sommes pauvres gens,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Du talon de mes pieds
Au sommet de ma tête,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

J'ai peur de toi, ô monde,
Car tu es un menteur,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Un fourbe qui sépare
Les amis des amis.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Mais cela fut écrit
Voici bien des années.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Il me faudra toujours
Superposer mes mains,
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

Mes mains endolories
Tout le long du ghebbad.
Je suis las, je suis las,
Ya aoulad!

(Traduction)

GEORGES LEGRAIN

GERARD DE NERVAL EN SYRIE

Le 1er Janvier 1843, un écrivain parisien, fort connu par la délicatesse et l'étrangeté de son esprit, s'embarquait à Marseille pour l'Orient emportant avec lui des lits de voyage, un daguerréotype, des lunettes bleues, des livres et un dictionnaire pour apprendre l'arabe, ainsi qu'un Egyptologue. L'expédition, qui devait constituer un drame angoissant de l'intelligence et l'expérience la plus périlleuse à laquelle l'esprit humain ait été soumis, dura environ une année, marquée, comme autant de foyers éblouissants, par trois stations importantes : Le Caire, Beyrouth, Constantinople. Celui qui l'entreprenait n'avait pas trente cinq ans et s'appelait GERARD de NERVAL.

Ce voyage en Orient ne ressemblait à aucun autre : D'habitude, on voyage en Orient à la recherche d'un dieu, d'une richesse quelconque, de sensations nouvelles ou d'une aventure; pour faire parler de soi dans son pays, tenter de ressusciter une époque ou pour écrire un ouvrage et des articles; pour avoir à disserter sur le vieux thème de l'évasion, gagner le Paradis ou trouver du pétrole; pour échanger du mystique ou des marchandises. L'Occidental revient généralement d'Orient prophète ou fou, riche d'espoir et de foi en sa personne, avec une vision du monde plus simple et plus riche, mais déformée et stérile. Il peut arriver qu'il n'en revienne pas du tout.

Gérald s'embarquait pour l'Orient afin de procéder à une expérience, à une confrontation, ou plutôt à un rendez-vous. Ce rendez-vous, il l'avait fixé dans son esprit, avec son même, à l'instar de son destin, le devenir universel.

De tout temps, il s'est trouvé des hommes portés à recevoir l'impression des choses qui les entouraient avec une inquiétude et un besoin, on dirait insatiables, d'étendre leur esprit sur les domaines situés en dehors de ceux où l'intelligence aligne ses créations, où les sens poussent leurs explorations coutumières. Leurs perceptions sont traversées d'éclairs émanant de ce que l'on est convenu de nommer l'inconnu ou l'invisible, leurs aspirations sont exaltées d'appels auxquels seuls eux-mêmes sont sensibles, comme à toutes les voix et aux correspondances mystérieuses que la nature leur révèle.

Gérard de Nerval était de ces hommes. Il passa les premières années de sa jeunesse en communion intime avec les paysages vaporeux et féériques de l'Île de France, se grisant de sciences occultes, de romantisme allemand et d'apparitions légères et diaphanes qui rôdaient le soir dans ces décors de forêts, de châteaux en ruine et de lacs qui reflètent l'azur. Ses études et ses visions ne tardèrent pas à susciter en lui une curiosité et un goût pour l'Orient que les années ne firent que renforcer. L'Orient est la patrie de l'étrange et du merveilleux, du difforme et du grandiose, de tout ce qui dépasse ou déconcerte la logique, de tout ce qui nargue les normes et la mesure. De bonne heure, Gérard de Nerval se tourna vers l'Orient. C'est autour d'une image féminine, entrevue

dans une ronde de jeunes filles au Pays de Valois, qu'il développa de bonne heure les théories si consolantes de la migration des âmes. Il se pénétra petit à petit de cette idée qu'il existe, par delà l'Univers sensible, des réalités plus susceptibles auxquelles on accède en explorant les régions obscures de la conscience. Selon sa pensée, les événements terrestres étaient liés à ceux du monde invisible. Il «sentait», sans pouvoir l'exprimer une étrange coïncidence entre ces deux ordres d'événements... Pour avoir une intuition de tout ce qui se dérobe aux moyens d'investigation courants, il se laisse envahir par le rêve. «Le rêve est une seconde vie», écrivait-il. Il se créa, avec une délectation exaltée, une sorte d'existence souterraine. Il imagina ses jours s'écoulant dans un monde où il ferait toujours nuit sans que rien ne vienne interrompre le fil des rêves. Ainsi, sa pensée franchit la lisière dangereuse où la raison défaille.

Un soir, comme il cheminait avec deux amis et leur tenait des discours qui les étonnaient, il se mit brusquement à courir en chantant et en quittant ses vêtements qu'il dispersait autour de lui.

— Où vas-tu donc, lui demanda son ami?

— Vers l'Orient, répondit Gérard.

Et il chercha à rejoindre une étoile choisie entre toutes, la fixant des yeux le long des rues, avec le désir de mourir en la regardant. Puis il s'immobilisa les bras étendus. Une ronde de nuit le surprit. Gérard de Nerval fut interné et poursuivit dans l'asile, sa route vers l'Etoile qui devait le mener en Orient.

Hypertrophie de la personnalité, obsession et psychasténie, disparition des cadres sociaux de la perception, abolition des fonctions supérieures de synthèse et de contrôle, agitations motrices, émotionnelles et diffuses, telles seraient sans doute les appellations que la psychiatrie contemporaine donnerait aux phénomènes qui ont marqué cette incursion *consciente et lucide* dans les ténèbres du moi. Dès qu'il revint du Pays du Songe, Gérard s'appêta à se rendre dans les pays d'Orient.

Puisque seul le rêve pourrait lui apporter la révélation des vérités surnaturelles, il essayera, par un effort de *conquête*, de percer cette porte «d'ivoire ou de corne», de franchir ce vestibule obscur qui mène vers les clartés suprêmes. Le voyage en Orient est l'une des grandes étapes de cette conquête. Le rêve est pour Gérard un moyen de connaissance, plus encore, un moyen de découverte de soi-même. Le séjour qu'il fit en Orient doit être considéré comme la réalisation et l'épanouissement d'un rêve. Gérard de Nerval voyage d'abord pour vérifier l'exactitude des visions de son adolescence et des réminiscences qu'il croyait garder de ses existences antérieures. «Cette vieille cité du Caire, disait-il, je l'avais vue tant de fois dans les rêveries de ma jeunesse, qu'il me semblait y avoir séjourné dans je ne sais quel temps... Je reconstruisais mon Caire au milieu des quartiers déserts et des mosquées croulantes. Il me semblait que j'imprimais les pieds dans la trace de mes pas anciens; j'allais, je me disais: «en contournant ce

mur, en passant cette porte, je verrai telle chose et la chose était là, ruinée, réelle.

Gérard de Nerval voyage ensuite pour se confronter avec son «Double» dont l'apparition, dans une hallucination le terrifia : *«L'homme est double, s'écriait-il : il y a en tout homme un spectateur et un acteur. Les Orientaux ont vu là deux ennemis : le bon et le mauvais génie. Suis-je le bon, suis-je le mauvais?»*...

En Orient le Gérard de Nerval léger et délicieux, paré d'un beau costume oriental (un gilet rouge garni de broderies d'argent, une culotte bleue, un meshlah sur l'épaule et la tête rasée enveloppée d'une keffieh de soie rayée d'or) suit avec entrain toutes les manifestations de la vie orientale : noces, fêtes de retour des pèlerins, danses au café, théâtres arabes. Il décrit d'une plume alerte les rues de Beyrouth en 1843, ses marchés et ses bazars, s'attarde avec complaisance sur la rivalité des Druzes et des Maronites, visite Beït-Méri, Kesrouan, Deir el-Kamar, Saida, Tyr et rayonne sur toute la montagne. Il brosse un tableau spirituel et nuancé des moeurs des Libanais et insère dans ce chef-d'oeuvre de reportage animé des récits d'une grâce et d'une ironie telles qu'ils eussent faits les délices de Voltaire et de Renan. C'est ce Gérard de Nerval, observateur perspicace, qui voit dans le Liban *«Une petite Europe industrielle, libre, intelligente surtout.»* Voici comment il considère de l'avenir de Beyrouth : *«Beyrouth, écrit-il, retrouvera-t-elle les splendeurs qui trois fois l'ont faite reine du Liban? Aujourd'hui c'est la situation au pied de monts verdoyants, au milieu de jardins et de plaines fertiles, au fond d'un golfe gracieux que l'Europe emplit continuellement de ses vaisseaux, c'est le commerce de Damas et le rendez-vous central des populations industrielles du Liban, qui font encore la puissance et l'avenir de Beyrouth.»*

Evoquant la première impression que Beyrouth produisit sur lui, il écrit : *«Beyrouth, c'est l'Europe et l'Asie se fondant en molles caresses : c'est, pour tout pèlerin un peu lassé du soleil et de la poussière, une oasis maritime où l'on retrouve avec transport, au front des montagnes, cette chose si triste au Nord, si gracieuse et si désirée au Midi : des nuages.»*

Cependant l'Autre Gérard de Nerval, le Double, se consumait dans d'accablantes préoccupations. La Syrie était pour lui : *«Le pays où il a pu étendre le champ de la poésie aux dépens de la voie publique.»* C'est sur cette terre «maternelle», ce «sol sacré qui est notre première patrie à tous» que s'est pleinement accompli ce qu'il considère comme *«l'épanchement du songe dans la vie réelle.»* Le séjour de Gérard de Nerval en Syrie correspond à une plongée dans les gouffres intérieurs, à une descente aux enfers, qui lui permit d'échapper, suivant l'expression d'un critique contemporain, *«à la conscience de l'individu clos sur lui même»* pour se retremper dans ce que Gérard appelle *«les sources vivifiantes de l'humanité.»* C'est à ces explorations que Dante doit la *Divine Comédie* et Rimbaud les *Illuminations*. «Toute descente en soi, a dit Novalis, tout regard à l'intérieur de nous-mêmes est en même temps essor vers le ciel, regard vers le véritable monde extérieur».

Cette descente entraîne l'abolition de toute notion de temps et de toute idée de mort. L'existence

de Gérard de Nerval paraissait alors baigner dans la durée éternelle, confondue avec ses existences antérieures. Il avait l'intuition de cette chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui il était et qui étaient lui-même. Il se sentait en Syrie dans la terre qui de toute éternité devait être sienne. Il était régénéré et le Double se faisait chair. Ses facultés d'intuition se multipliaient sans se confondre; il lui semblait tout savoir, tout comprendre. «Mon rêve absurde, s'écria-t-il, devient ma vie».

Il s'attendait ainsi à retrouver, identique à travers ses incarnations successives, la figure d'azur qu'il entrevit dans la ronde des jeunes filles du Valois, et qu'il n'avait jamais cessé de poursuivre au cours de sa vie errante et tourmentée. N'était-ce pas une reine d'Orient qui depuis des milliers d'années illumine de son nom les légendes et qu'il a cru quelquefois reconnaître dans les femmes qu'il a aimées? Un jour, de passage en Touraine, il acheta un lit somptueux à colonnes Renaissance qu'il installa à grand' peine chez lui. Il n'osait jamais y toucher et se contentait de passer les nuits sur un matelas étendu par terre au pied de cet autel symbolique. Le lit était destiné à la femme de sa vie. Cette femme n'était autre que la Reine de Saba, l'immortelle Balkis. *«Elle m'apparaissait, écrivait alors Gérard de Nerval, radieuse, comme au jour où Salomon l'admira s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin.»*

A la Syrie, il demandait de lui rendre Balkis, dans sa dernière incarnation et la Syrie qui a donné tant de dieux aux hommes ne pouvait pas refuser une reine à un poète. Gérard retrouva Balkis sous la figure d'une jeune fille druze, Saléma, qu'il rencontra dans un pensionnat français. Lorsqu'il aperçut Saléma, il lui parut que l'aiguille de sa destinée avait changé de place. «Mon avenir, écrivait-il, se dessine sur le fond lumineux de ce tableau : la femme idéale que chacun poursuit dans ses songes s'était réalisée pour moi; tout le reste est oublié.»

Gérard de Nerval raconte qu'il rendit visite au père de la jeune fille, le Cheikh Said Eschirazi, prisonnier du Pacha d'Acre et qu'il se fit initié aux mystères de la Religion Druze, qu'il obtint sa mise en liberté du Pacha et que ses fiançailles avec Saléma eurent lieu au village du Cheikh Said selon le rite Druze.

Comme on le devine aisément, ce sont des fictions que tous ces récits, des fictions naturelles et réelles. Car, pour lui, les créations de l'imagination sont aussi vraies que celles de la nature. Dans son délire, il parvenait souvent à un sentiment de volupté intense qu'il a décrit en évoquant l'exaltation du pécheur Youssouf.

Tout en naviguant dans sa barque, le pécheur Youssouf sent son esprit s'échapper de son corps et voguer joyeux et libre dans l'espace, causant familièrement avec les génies. Soudain, dans un ruisellement d'hyacinthes, jaillit une figure céleste plus belle que toutes les créations du poète et qui lui sourit avec une pénétrante douceur. Est-ce un ange? Est-ce une péri? Elle s'assied à ses côtés dans la barque dont le bois grossier se change aussitôt en navre de une brise chargée de parfums. «Ce n'était pas un pur rêve, déclare Youssouf, je n'ai fait que développer

un souvenir enfoui au fond de mon âme, car ce visage divin m'était connu. Dans quel monde nous étions nous rencontrés, c'est ce que je ne saurais dire.» Mais sitôt qu'il l'eut vue, il se jeta à ses pieds et lui adressa tout ce que l'amour peut imaginer de plus brûlant et de plus sublime. Il lui venait des paroles d'une signification immense, des expressions qui renferment des univers de pensées, des phrases mystérieuses où vibre l'écho des mondes disparus.

Le charme ne tardait pas à se dissiper, et, revenu de ces visions, Gérard se sentait le corps fatigué et se plaignait de fièvres malignes.

Gérard de Nerval ne demeura que cinq ou six semaines en Syrie, des derniers jours de mai jusqu'à la seconde semaine de juillet environ. Il n'a pu visiter ni Damas où sévissait alors la peste, ni Baalbeck dont la route était coupée par les Druzes et les Métaouilis toujours en révolte. Le 25 Juillet 1843, il était à Constantinople et vers la fin de l'année à Paris.

Mais l'image de la Syrie ne devait plus le quitter. «Je sens toujours, écrivait-il dans le *Voyage en Orient* l'éblouissement de ce mirage lointain qui flamboie et poudroie dans mon souvenir... comme l'image du soleil qu'on a regardé fixement poursuit l'oeil fatigué qui s'est replongé dans l'ombre.»

Les dernières années de sa vie furent marquées par un vagabondage continu et de nombreuses crises de folies à la suite desquelles il fut interné deux fois. Après ses séjours au royaume du Songe, il ne pouvait plus vivre parmi les hommes. Le 25 Janvier de l'an 1855, les passants matinaux qui traversèrent la rue de la Vieille-Lanterne trouvèrent Gérard en grande tenue de cérémonie : habit noir et pantalon de drap gris vert, chapeau haut de forme, souliers vernis et guêtres grises, pendu au croisillon d'une grille, le cou serré par un cordon qu'il disait être la jarretière de la Reine de Saba. Dans sa poche, il y avait un passeport pour l'Orient...

S. STEVI



Avions britanniques évoluant au-dessus de Jerusalem pour fêter la fin de la campagne de Syrie

LE CANAL DE SUEZ



La Statue monumentale de F. DE LESSEPS au moment de sa mise en place
(œuvre de Frémier inaugurée le 17 Novembre 1899)

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler actuellement après l'écroulement de l'Empire Fasciste l'histoire du Canal de Suez, réalisation due au génie français et bel exemple de la collaboration franco-britannique.

UN VIEUX RÊVE

Qu'est ce que le Canal de Suez? C'est la réalisation moderne d'un des plus vieux projets de l'homme. Relier la Méditerranée à l'océan Indien répondait à des nécessités d'expansion commerciale qui n'avaient pas échappé aux Anciens. Aussi bien le premier projet connu se place sous Ramsès II, au quatorzième siècle avant Jésus-Christ, et sa première réalisation semble pouvoir être attribuée au pharaon Nechao qui, six cents ans avant Jésus-Christ, commença des travaux qui devaient réunir d'Est en Ouest la Mer Rouge au Nil par le lac Tismah. Le tracé, comme on le voit était fort différent de l'actuel Canal qui va du Nord au Sud.

Les travaux entrepris par Nechao furent continués par Darius et terminés par Ptolémée, mais ce canal dont les vestiges furent retrouvés récemment, s'ensabla sous la domination romaine. Adrien le désobstrua. Ensablé de nouveau il fut rétabli une dernière fois par le conquérant arabe Amrou et définitivement comblé au VIII^e siècle de notre ère.

Huit cents ans plus tard le projet était repris par les Vénitiens qui ne l'exécutèrent pas. Mais le vieux rêve hantait toujours les cerveaux et en particulier ceux des Français.

Savary, un des principaux rédacteurs de la fameuse ordonnance de commerce de 1673 qui porte son nom, étudia sous Louis XIV, la question à fond, et dans un mémoire au roi de France, préconisa déjà le tracé actuel. Il faut cependant attendre la campagne d'Egypte par Bonaparte pour que la question soit de nouveau à l'ordre du jour. Le jeune général français avait tout de suite compris l'intérêt qu'on pouvait tirer d'une liaison Méditerranée-Mer Rouge et il avait chargé l'ingénieur Lepère d'un travail d'études qui fit l'objet d'un mémoire très complet. Malheureusement une faute de calcul, faisait placer par Lepère, le niveau de la Mer Rouge à 9m.90 au dessus de la Méditerranée, alors que

l'altitude des deux niveaux est presque semblable, et cette erreur faisait logiquement conclure à l'impossibilité de réaliser le projet.

FERDINAND DE LESSEPS

En 1832, Ferdinand de Lesseps, consul de France à Alexandrie est fortement intéressé par le mémoire de Lepère. Très lié avec Mehemet Ali, vice-roi d'Egypte ainsi qu'avec son jeune fils le Prince Saïd, il obtient la vérification des calculs de Lepère. Divers ingénieurs dont l'autrichien Negrelli entreprennent de 1841 à 1847 une série de nivellements qui démontrent définitivement l'erreur de Lepère.

En France, dès 1846, une équipe de Saint-Simoniens ayant à sa tête Enfantin, mène une vigoureuse campagne en faveur de ce grand oeuvre. De Lesseps, influencé par cette campagne, mais retraité depuis 1849, repart en 1854 en Egypte où le Prince Saïd son ami, est maintenant vice-roi. Un projet est élaboré, et après une série de tractations, le 5 janvier 1856, le Khédivé d'Egypte accorde la concession des travaux à l'ingénieur français, pour une durée de 99 ans, à compter de l'ouverture du canal à la navigation.

LES TRAVAUX ET LEUR FINANCEMENT

Ferdinand de Lesseps allait alors connaître une série de difficultés. Il fonda la *Compagnie Universelle du Canal de Suez*, dont la dénomination marque assez le caractère international que le promoteur voulait imprimer à ses travaux. De Lesseps avait émis 400.000 actions de 500 francs, soit un capital de 200 millions de francs, et réservé un cinquième seulement de cette somme pour le marché français, laissant le solde à la disposition des souscripteurs étrangers. Contrairement à son attente ceux-là lui refusent tout concours. Les Anglais ne croyant pas à la réalisation d'un tel projet font la grève des capitaux. Le rêve de Lesseps de constituer une société universelle à laquelle participeraient les capitalistes de toutes les nations s'évanouit et ce sont les épargnants français qui souscrivent plus de la moitié des actions, exactement 207.888, représentant 52 % du capital. Le solde est souscrit en grande

partie par le Khédive d'Égypte, qui se voit attribuer 476.602 actions, et par différents pays. L'Italie activement sollicitée souscrit péniblement 2.749 actions soit 0,5 % du capital.

Après ces vicissitudes financières les travaux commencent enfin en 1859. Dix ans après, grâce au labeur acharné de l'équipe d'ingénieurs français qui entoure de Lesseps, dont la volonté vient à bout des obstacles naturels et humains; grâce aussi à l'amitié agissante de Napoléon III qui s'intéresse à cette réalisation; le 17 Novembre 1869 en grande pompe, au milieu de fêtes splendides le Canal de Suez est inauguré en présence du vice-Roi d'Égypte et de l'Impératrice française Eugénie.

L'ŒUVRE DES ITALIENS

L'Isthme de Suez est percé d'un canal de 162 kilomètres de longueur, dont la largeur à fleur d'eau varie de 68 à 100 mètres. Son parcours qui traverse le lac Timsah et le grand lac Amer est jalonné de 13 ports. Grâce au génie français le commerce méditerranéen va connaître une intensité extraordinaire, comme jamais il n'en avait connue jusque là.

Incontestablement le mérite de cette liaison Méditerranée-Mer Rouge qui devait révolutionner la navigation maritime est l'oeuvre des ingénieurs français. Il a fallu attendre ces dernières années pour que certains polémistes italiens, sans doute emportés par leur fougue, dénie la paternité de cette oeuvre à Ferdinand de Lesseps. Aussi bien le 5 juin 1939, lors de l'Assemblée de la Société du Canal de Suez, le Président, le marquis de Vogüé, a répondu comme il convenait, et définitivement à ces allégations, en déclarant notamment:

«Nos croisés nouveau style ont appelé l'histoire à la rescousse. A les entendre, Ferdinand de Lesseps n'était qu'un imposteur, habile à se parer des mérites d'autrui. Le canal serait l'oeuvre de trois Italiens: Negrelli qui a dressé les plans, Paleocapa qui a dirigé les travaux, Torelli qui a fait la propagande et amené les fonds. Or, Negrelli, ingénieur autrichien de mérite, membre de la Société d'Etudes fondée par Infantin et dans laquelle il dirigeait une équipe allemande, est mort en 1858, un an avant que le premier coup de pioche fût donné pour l'exécution d'un plan qui, d'ailleurs n'était pas le sien et dont un Français, Linant de Bellefond, était l'inspirateur. Paleocapa, dans une lettre datée de cette même année 1858, s'excusait auprès de Lesseps de ne pas pouvoir lui donner sa collaboration, parce qu'il était devenu aveugle. On sait d'ailleurs que l'exécution des travaux a été confiée presque intégralement à des ingénieurs français sous la direction de Mougel et de Voisin. Quant à Torelli, à la veille de l'ouverture du Canal, quand les travaux étaient à peu près terminés, il écrivait à un ami: «On commence en Italie à prendre l'oeuvre au sérieux; c'est un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais».

L'ATTITUDE DE L'ANGLETERRE

Les hommes d'affaires britanniques avaient manqué de clairvoyance en refusant de s'intéresser au projet de Lesseps, car le Canal de Suez qui mettait l'Europe aux portes de l'Océan Indien et du Pacifique, raccourcissait les distances au point que les Indes n'étaient plus qu'à quelques semaines de Londres...

Comprenant alors qu'il avait commis une lourde faute, le gouvernement anglais attendit patiemment l'occasion de la réparer. Cette occasion se présenta en 1875, lorsque le Khédive, décida de se débarasser de ses actions. En moins d'une heure, Disraeli le premier anglais, convainquit ses collègues, et sans consulter les Chambres, sans même avoir les crédits nécessaires, se rendit acquéreur des 476.602 actions... qu'il détient toujours. L'Angleterre avait payé cher ses titres, mais les desiderata de sa marine l'avaient emporté sur les bénéfices possibles du placement.

L'ADMINISTRATION

A la suite de cette acquisition trois représentants du gouvernement de Londres prirent place aux côtés des 21 administrateurs de nationalité française qui s'y trouvaient déjà. A la suite d'un accord conclu en 1883 sept autres sièges furent mis à la disposition des armateurs anglais, et en 1884 un dernier poste fut accordé aux Pays-Bas. En 1889 la France céda sur son contingent une place à l'Allemagne, place qui est revenue à nouveau aux Français en 1914. Enfin, en 1937 aux termes d'un arrangement intervenu entre l'Égypte et la Société, deux postes prélevés sur le contingent de la France furent accordés à la puissance concédante. Au total sur 32 membres on compte aujourd'hui 19 Français; 10 Anglais; 2 Égyptiens et 1 Hollandais.

Les bénéfices de l'entreprise — qu'il n'entre pas dans cette étude d'analyser — sont considérables. Le succès des titres fut tel qu'il fallut les dédoubler en 1923, chacun d'eux représentant à lui seul une petite fortune. Sur les profits, 45 % vont au gouvernement égyptien, 10 % aux fondateurs, 2 % aux administrateurs, 2 % aux employés et 71 % aux actionnaires.

La Compagnie Universelle du Canal de Suez dont le siège est à Paris, qui est soumise à la juridiction française et régie par les lois égyptiennes est en fait contrôlée par les capitaux anglo-français. En se plaçant sur le terrain strictement capitaliste, l'administration de la compagnie aurait pu se contenter d'encaisser de substantiels bénéfices sans autrement se soucier des intérêts des usagers. Or il n'en a rien été et des détaxes successives ont été accordées pour favoriser le transit. C'est au point que le tarif actuellement en vigueur est en réalité inférieur de plus de la moitié au maximum que la Compagnie était en droit d'appliquer, tant en vertu de l'acte de concession, que de ses accords avec le gouvernement égyptien. Contrairement à certaines affirmations, la Compagnie a su ainsi concilier ses intérêts avec ceux nécessairement opposés de l'armement international, restituant ainsi à l'oeuvre de Lesseps le caractère de «service universel» qu'il avait voulu lui donner à l'origine.

LE STATUT DU CANAL DE SUEZ

En principe l'usage du Canal de Suez est libre en tous temps et pour tous. Cette neutralité est inscrite d'abord dans l'acte de concession du 5 janvier 1856. Elle est confirmée par la convention internationale conclue le 29 octobre 1888 entre l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la France, les Pays-Bas, la Russie et la Turquie. Cette convention qui fut à son tour confirmée par le Traité de Versailles, dit expressément que le Canal maritime de Suez, sera toujours libre et ouvert, en temps de guerre comme en temps de paix, à tout navire de commerce ou de guerre sans distinction de pavillon. Des stipulations spéciales écartent tout risque de blocus et c'est en vertu de cette convention, qu'au plus fort du conflit éthiopien, le canal ne fut pas fermé aux transports italiens.

Certains épisodes de la guerre 1914-1918 ont appris à la Grande-Bretagne que le Canal de Suez était une voie beaucoup plus vulnérable qu'on ne le croyait généralement. Aussi ne peut-on faire grief à l'Angleterre de s'être préoccupée de la défense de cette route aussi vitale pour son empire que pour les possessions françaises d'Extrême-Orient, et de s'être réservée de larges glacis de protection au Nord-Est et à l'Est du Canal. Le traité anglo-égyptien du 21 Août 1936, en donnant l'autonomie politique à l'Égypte et en faisant de celle-ci un Etat souverain, l'a chargée en même temps de la défense du Canal. A l'exemple de la Turquie, instituée gardienne des Dardanelles, par la Convention de Montreux de 1936, l'Égypte entend remplir efficacement sa mission. C'est ainsi, qu'avec l'aide de la Grande-Bretagne, qui aux termes de l'accord précité participe également à la défense jusqu'en 1956, des casernes et des routes stratégiques ont été construites; des travaux ont été entrepris à Alexandrie afin d'en

faire une base navale solidement fortifiée; des croiseurs, des sous-marins, des mouilleurs et dragueurs de mines ont été lancés et d'autres sont en construction. Et de surcroît l'Égypte est en train de se constituer une belle aviation moderne et une solide petite armée de 100.000 hommes. De quoi défendre efficacement l'oeuvre de l'ingénieur français.

CONCLUSION

On connaît les revendications italiennes. Elles ont été souventes fois exprimées par la presse. Au congrès Volta qui se tint à Rome en 1938 et qui avait l'Afrique pour thème, M. Albert Pirelli le grand industriel italien fit de son côté une importante communication sur «Le régime des transports marchands à travers le Canal de Suez» à laquelle M. Maurice Pernot répondit de pertinente façon dans la tribune libre du journal français «Le Temps» le 15 Décembre 1938. L'argument souvent mis en avant que le Canal maritime de Suez «entreprise d'utilité publique et d'intérêt international» ne saurait être, sans inconvénient, administré par une société privée n'a convaincu personne, puisqu'aucun grief sérieux n'a pu être retenu contre la compagnie gestionnaire.

L'autre argument suivant lequel l'Italie, étant donné l'important tonnage qu'elle fait passer par le Canal aurait eu droit au prorata de ce tonnage à une place prépondérante dans la gestion de l'entreprise créée par des Français avec la collaboration d'abord des capitaux français, puis ensuite des capitaux anglais, n'était pas solidement établie. Cette argumentation s'autorisait en effet d'un trafic exceptionnel dû à l'expédition d'Éthiopie, et qui, depuis cette date, n'a fait que décroître d'année en année.

Au surplus et M. Edgar Bonnet, vice-président de

la Compagnie de Suez, l'a fort opportunément rappelé à l'époque des premières revendications italiennes, il s'agit en l'occurrence d'un conflit qui intéresse seulement la compagnie et le gouvernement égyptien. Il ne peut l'être non plus sans l'assentiment de la compagnie et celle-ci est parfaitement résolue à n'admettre aucune atteinte à ses droits, aucun changement à une concession dont elle a supporté tous les risques et assuré toutes les charges. Quoi que certains puissent penser, le canal de Suez ne saurait être l'enjeu d'une tractation diplomatique».

Il ne faut pas oublier en effet que le Canal de Suez doit faire retour à l'Égypte à la fin de la concession actuelle, c'est-à-dire en 1968. Il est de toute évidence que la solution d'un différend au sujet de Suez intéresse au premier chef le gouvernement égyptien qui n'entend pas être dépossédé par avance d'un héritage parfaitement légitime, lequel peut raisonnablement représenter un jour des annuités variant entre 500 millions et un milliard de francs.

Ce sont là des considérations juridiques et financières qu'on ne peut sous estimer, considérations qu'en tout cas ceux-là mêmes qui sont le plus favorables à un «modus vivendi» qui satisferait l'amour propre italien, entendent bien faire pleinement respecter.

À la vérité, c'est le Canal de Suez qui a permis à l'Italie de se constituer un empire colonial en Afrique Orientale. Sans cette réalisation grandiose à laquelle demeurent attachés le génie, le travail et le capital français, jamais les entreprises coloniales italiennes n'auraient pu aboutir.

L'Italie ne pourrait-elle, à tout le moins, en marquer quelque reconnaissance à sa voisine?

ORION

LA PEINTURE FINLANDAISE ENTRE 1880-98 ET L'INFLUENCE FRANÇAISE

L'art scandinave de la seconde moitié du siècle dernier a été façonné par la France. La Finlande à son tour, en grande partie est redevable aux maîtres français d'avoir inspiré et soutenu son art national pendant son épanouissement, de lui avoir donné un aspect bien arrêté et de l'avoir, enfin rendu véritablement artistique et durable.

Le premier peintre Finlandais ayant fait ses études à Paris, a été Adolf von Becker qui, dégouté de l'art petit bourgeois de Dusseldorf, vint s'établir dans le centre artistique de la France en 1859. À sa suite, plusieurs autres Finlandais arrivèrent à Paris; nous pouvons citer le portraitiste Lofgren et les paysagistes Berndt Lindholm et Fanny Churberg. Berndt Lindholm a donné, dans de nombreuses lettres et dans des articles de journaux, de vivantes et claires descriptions imprégnées de l'admiration enthousiaste que les artistes scandinaves ont eu pour l'art français. L'école de Barbizon, surtout, a réveillé leur fougue sans parler de la part qu'y prit Daubigny. Lindholm a peint vers 1870, de nombreux et jolis paysages qui laissent dégager ostensiblement l'influence française. Certains de ceux-ci, aux tons sombres, représentent des coins de Montmartre; d'autres nous montrent de vastes plaines du sud de la Suède sous un ciel ouvert et haut. Le traitement très impressionnant de l'atmosphère et le jeu des ombres témoignent suffisamment des enseignements que l'artiste a su puiser chez Daubigny. De son côté, la critique française s'est montrée approbative devant les oeuvres qu'il exposa dans certains salons. Fanny Churberg subit une double influence: celle de Daubigny et de Courbet. Mais ni l'un ni l'autre de ces artistes n'avaient d'autorité en quan-

tité suffisante pour rendre les courants artistiques français, dominants en Finlande. Au début, on s'est pris de méfiance vis à vis d'un tel modernisme. On désira voir des motifs patriotiques, présentés d'une façon détaillée, gracieuse, et traités par un pinceau exact. Les motifs historiques de la patrie sont venus à l'esprit du jeune Albert Edelfelt lorsqu'il arriva à Paris en 1874. S'inspirant de ces motifs, il peignit ses premières grandes toiles qui se rapprochaient de près à l'école historique belge et à celle de Gérôme qui fut élève aux Beaux-Arts. Gunnar Berndtson, camarade d'études et du même âge qu'Edelfelt, se joignit à ces courants qui, en France, sont devenus presque démodés. Ce peintre a suivi l'exemple de Meissonier en peignant, avec recherche, de délicates petites peintures de genre de l'époque rococo. Pour la génération artistique finlandaise de cette époque, et surtout pour Edelfelt, la peinture réaliste de la vie populaire comme le pleinairisme, ont été d'une importance capitale. Jules-Bastien Lepage a été l'un de ses représentants, ce peintre, peu remarqué en France, a cependant exercé une importance particulièrement grande sur l'art nordique. Edelfelt, qui avait lui-même souffert du non-réalisme de la peinture historique accueillit le nouveau mouvement de Lepage avec satisfaction. Il eut, par la suite, l'occasion de présenter son époque d'une façon conforme à la vérité ce qui procurait à son patriotisme ardent beaucoup de plaisir. La première oeuvre d'Edelfelt, se rapportant à ce nouveau courant, fut: «Les funérailles de l'enfant» (1879) puis, en succession à celle-ci, il donna une série de tableaux qui peignent le paysan finlandais. En premier lieu, viennent surtout quelques scènes de la vie des pêcheurs qu'il connaissait bien.

La couleur et le jeu impressionnant des ombres laissent dégager le bon goût français, mais le type de ses personnages comme le chaud sentiment dont sont imprégnées ses œuvres, restent manifestement finlandais. Au premier rang de ses créations artistiques, nous pouvons placer certains sujets de peinture française comme: «Le jardin du Luxembourg», où les mérites de la peinture proprement dite, se font valoir d'une façon brillante.

Un groupe d'artistes, légèrement plus jeunes qu'Edelfelt, ont suivi les traces de leur prédécesseur en participant, après 1880, à ce nouveau mouvement de peinture. Ces artistes peignirent, qui des scènes de la vie populaire finlandaise, qui des sujets parisiens tendent à une recherche précise des couleurs et à un effet d'ensemble.

La plupart d'entre eux, ont fait des études à l'Académie Julian. Parmi leurs maîtres, nous trouvons les noms de MM. Gerôme, Bouguereau, et de Tony Fleury. Un bon nombre de ces artistes, eurent la possibilité de présenter leurs œuvres au public français dans les salons de printemps et d'automne où Edelfelt, en particulier, attira une attention très flatteuse. C'est grâce à leurs mérites que le public européen a pu se rendre compte de l'art national finlandais.

Aukusti Uotila, peintre un peu plus jeune qu'Edelfelt, était un coloriste plein de talent. Il eut, par malheur, une mort prématurée. Akseli Gallen Kallela était déjà avec Edelfelt, le plus grand nom de notre art. Les esquisses de ses débuts, aux sujets très modestes de paysages natals, exécutés d'un pinceau puissant et au coloris savant, le rendent supérieur à Edelfelt. Ces esquisses charment l'œil du spectateur moderne autant que les grandes peintures de la vie populaire finlandaise qui ont, elles aussi, attiré une grande attention. Dans ces créations, l'artiste a peint sans artifice et avec relief les types de l'intérieur de son pays. En dehors de ces toiles, il nous faut mentionner quelques études de rues et de cafés parisiens. Dans ces études, la rue reluisante ressort toujours; les véhicules, les fiacres jaunes, les kiosques à journaux, par exemple, sont présentés avec le goût français. Les nuances argent et acier du gris, caractéristiques des œuvres de jeunesse de cette génération, arrivent à leur summum dans l'art de Gallen. Parmi les peintres finlandais de l'école parisienne, il convient de signaler Eero Jarnfelt qui, il faut le dire, a moins adopté l'expression française que ne l'ont fait les précédents. Le paysagiste lyrique Pekka Halonen a subi l'influence

française d'une façon prononcée. Ses premières œuvres comportent une gamme de couleurs grises et moelleuses. Par la suite, il s'est attaché au style de Puvis de Chavannes et de Paul Gauguin. Appartenant à cette pléiade, mentionnons aussi le nom d'Hélène Schjerfbeck. Dans ses œuvres de jeunesse, («La procession bretonne» par exemple), elle a suivi à la lettre les principes du réalisme français. Ses autres œuvres dénoteront nettement ses tendances expressionnistes; elle fut d'ailleurs, l'une des plus remarquables de son pays.

Une grande quantité d'autres peintres finlandais ont fait partie de cette école parisienne pendant la décennie que nous avons souvent mentionnée. Signalons Maria Wiik portraitiste et peintre d'enfants pleine d'âme. Citons aussi le nom d'Elin Danielson Gambogi. Le trait essentiel de l'art de cette dernière, est caractérisé par le traitement des couleurs grises et vertes dues à l'école de Bastien Lepage.

Victor Westerholm qui, pendant une dizaine d'années était resté fidèle à l'école allemande, vint s'établir à Paris peu avant 1890. Il fit partie de l'Académie Julian et a été l'élève de Lefèvre. Ses petites esquisses de paysages, qu'il peignit avant 90, se rapprochent de l'exemple français. L'influence des maîtres de Barbizon comme celle des impressionnistes est surtout sensible. Son art, un peu plus tard, a pris d'autres directions. Il faut dire enfin, qu'en dehors des peintres, de nombreux sculpteurs faisaient partie de cette pléiade.

L'époque de 1880 à 1890 a joué un rôle décisif dans l'art national finlandais. Depuis lors, il a commencé à suivre sa propre voie avec conscience et sûreté tout en conservant son caractère national et en créant de nouvelles tendances sur des bases européennes. C'est grâce à l'école française, qu'il fut possible de la réaliser. Il est heureux que les grands maîtres de notre art national aient pu passer leurs années de jeunesse dans l'atmosphère enthousiasmante de Paris. Grâce à eux, les nouveaux mouvements et les nouveaux résultats artistiques sont devenus le patrimoine culturel du pays. Cette fameuse décennie a donné à notre art un ensemble homogène et déterminé. La maîtrise du coloris et la délicatesse intime des œuvres que cet art comporte, (les petites esquisses y compris), qui sont propres à charmer, même la génération contemporaine, nous expliquent pourquoi les liens français de cette époque avec l'art finlandais, ont duré jusqu'à nos jours.

AUNE LINDSTROM

Celle que j'aime

*Celle que j'ai aimée, la Terre me l'a prise,
Et le vent oublieux l'a emportée là-bas.
Elle était, dans mon cœur, ainsi qu'une cerise
A l'arbre que l'hiver ne déracine pas.*

*Où est-elle, à présent? Où est la voir que j'aime,
La voir qui me gardait quand je ne souffrais pas?
Plus que jamais, vois-tu, il faudrait que tu viennes;
Mais tu me laisses seul quand j'ai besoin de toi.*

*Tu restes aux contours des vallons de la neige
Par delà les cyprès qui gardent ton tombeau;
Et je sens sur mon cœur tes deux mains, que protège
Un passé fabuleux, que j'ai connu, trop beau.*

*Je n'ai rien retenu dans mes mains que du sable,
Je n'ai rien souhaité que je n'aie regretté.
J'ai marché tout courbé sous l'heure impitoyable,
Et quand je l'ai connue, tu m'as été ôtée.*

HENRI THUILE

*Dire: tu n'es plus rien, et j'ai changé à peine!
Et je ne pleure plus, à peine, l'on dirait.
Je respire, je vis, je travaille quand même.
A toute cette nuit j'aurai pu résister!*

*Que m'importent l'oiseau, la source et la colline
L'aube d'argent mouillée aux feuilles du jasmin?
Plus bas que les cyprès aux rugueuses racines,
De l'accablant sommeil tes larges yeux sont pleins.*

*L'arbre que tu aimais se penche sur ta tête
Et sur ton noir sommeil les étoiles ont lui
Matin d'or, doux matin qu'ont chanté les poètes.
En vain ton cri m'appelle et me trouble aujourd'hui.*

Légendes Grecques

LES RUINES

Sur le lac d'Apollonia la paix s'étend, silencieuse, flottante. Des étoiles de choix gardent le village. Anthi les connaît, toutes, les prie souvent, ce soir surtout. L'aïeul n'est pas rentré. Anxieuse, la fillette le guette. Il est toute sa famille. Orpheline de père et de mère c'est à l'aïeul qu'elle doit, d'être une belle enfant à la chair dorée, aux yeux clairs et vifs. A-t-elle treize ans? A peine. Mais elle est grande et belle, longue et souple, effilée comme un roseau flexible.

Lentement la porte s'ouvre.

— Enfin, tu entres, grand-père. Tu n'es pas raisonnable, gronde la petite. Toujours perché là-haut... Tes yeux scrutent la vallée, s'en vont inquiets par delà le lac, errent, interrogent... qui donc attends-tu, grand-père?...

— Bois ta jatte de lait chatte câline et tendre...

— ...Tu peux bien me le dire... J'ai grandi...

— Comme les petits grandissent... par bonds par éclats, par miracle. Oh! Ces antennes d'enfant, comme elles prolongent leur cœur, comme elles l'élargissent!.. Elle devine. Eh! bien Anthi, veux-tu que nous allions au lac, ce soir?

— Maintenant, à cette heure, dans la nuit méchante?...

— Silencieuse, elle égrène son chapelet d'heures sombres, tandis qu'une à une au ciel les étoiles s'allument.

— Les chemins sont durs...

— Tu les fais doux comme du velours... Ta main se pose sur mon épaule et, caressante elle me guide. Mes jours, tu les tisses tendres: comme dans un nid d'oiseau, ma vieillesse repose.

— L'obscurité m'effraie...

— Tes yeux l'illuminent... Hâtons-nous petite fille: Si des années préparent un miracle, il suffit d'une seconde pour le faire éclore.

Ne manquons pas cet instant unique. L'aigle a volé très haut ce matin. Son aile puissante a frôlé le soleil. J'ai vu son bec princier disséquer la lumière...

— Alors... Est-ce pour ce soir la belle histoire aux longs cheveux d'or, qui par de rudes hivers est venue s'asseoir, maintes fois, au coin de notre feu?...

T'en souvient-il grand-père? Je voulais l'entendre conter. Les flammes l'emportaient. Je désespérais: «L'attente est longue», te disais-je: «Le fruit mûrit!...» me répondais-tu...

Elle te sera contée cette nuit...

— Seulement? Voyons, grand-père... elle brille dans tes yeux: tes paupières impuissantes la retiennent à peine. Mûre comme une prune dorée! Elle va tomber...

— Pas avant que nous n'ayons touché les bords humides du lac. Regarde... Sur le ciel calme une étoile file, s'arrête...

— Comme l'étoile de Jésus au-dessus de sa crèche.

— C'est le signe Anthi! Ceux qui sont annoncés arrivent, viennent vers nous, couronnés de souffrances... Pas avant que l'aube ne luisse cependant... Assieds-toi. Pose ta tête sur mes genoux. Ta chevelure est souple... comme de l'or fluide!... Ton regard d'enfant me pénètre, les souvenirs affluent, étincellent, crépitent...

— Conte vite, grand-père...

— Tu me brises les doigts, impatiente frileuse!...

« C'était un rude maniaque que mon aïeul Spiro descendant d'une famille de paysans fameuse dans le Péloponèse. Originaires des rives de la mer Egée ils y avaient, contaient-ils, un beau village, haut braqué dominant le lac d'Apollonia et ses vallons rieurs, plantés de vignes gaies, rougissant au soleil. Fiers et libres, ils régnaient sur l'espace. Le maître, ce bon Turc, dormaient dans la vallée, vautre dans l'herbe fraîche, gros

et gras, repu de leur travail, selon son habitude. Le hasard voulut qu'il se réveillât. Il s'abattit sur le village, brûla les chaumières, massacra sans pitié ni souci, suivant les versets du Coran et les recommandations du Prophète. Spiro, de ce temps là, suçait encore le lait de sa mère. Quelle vague sinistre l'avait arraché du sein moelleux, violemment projeté sur le sol aride du Péloponèse, il n'aurait su le dire.

C'est à peine s'il se rappelait son joli village. Apollonia se perdait dans la brume. Il ne s'en souvenait que par des jours clairs, rares dans son existence, il faut bien le dire. Une grande misère l'avait roulé dans ses plis... Spiro se cacha, se couvrit de haillons, fut un de ces grands pauvres nobles et farouches, qui ne daignent demander à l'existence que la fierté de vivre. Ingénieux cependant, il s'accrocha aux jours qui passent, suivit le temps dans sa course patiente et lente.

Il était sûr de son énergie. Il savait qu'un jour, du fond de son âme elle bondirait fougueuse, qu'elle coulerait abondante, généreuse et fraîche comme une eau de source. L'heure attendue sonna. D'un coup de poing, ferme et solide, Spiro abattit son malheur, ouvrit les yeux tout grands, regarda la plaine; elle fuyait devant lui sournoise et lâche. Spiro hésita, chancela, se sentit seul: qui n'a pas des heures de faiblesse?... Mais il se raidit, se reprit, fouilla l'horizon. Impassible le grand soleil dardait ses rayons, y semait ses feux, créait de l'or. Spiro sourit.

Il comprit que dans cette âpre et rigide solitude des forces fermentaient insoupçonnées, précieuses. Volontaire, il les voulut toutes. Au milieu de la plaine, sous la chaleur accablante, il se dressa, puissant et grave, méditatif, comme un arbre séculaire: «Ceux qui naîtront de moi, jura-t-il, seront sains et forts: je les ramènerai chez nous... Rien qu'une courbe à parcourir...» Et, résolument, il s'engagea dans le sillon argenté que le soleil traçait négligemment sur le ciel mou et sans résistance.

Spiro se maria, eut beaucoup d'enfants, c'est le commencement de toutes les histoires. Des mères fécondes, des petits naissaient vigoureux et solides. La famille grandissait devenait tribu. Une commune s'érigait, pauvre d'abord. Elle s'enrichissait. Des chaumières venaient au monde, hardies, pittoresques. Elles gagnaient la plaine. Les enfants pullulaient, fourmillaient, peuplaient la solitude, l'égayaient de leurs rires clairs et sonores. L'aïeul flairait, palpait le terrain, choisissait le meilleur, tournait et retournait le sol, comme la mer charrie ses vagues... Récalcitrant, pierreuse il se cabrait, refusait d'obéir. La terre giclait rouge et soumise.

Spiro était beau à voir. Son travail chantait son triomphe. Un calme orgueil régnait sur ses traits, goûvernaient ses muscles, ennoblissait son visage, le rendait auguste. Les siens l'admiraient. Comme un aimant, puissant, il attirait ceux de sa race, les groupait autour de lui, dominateur. Non qu'il désirât dompter. Il abhorrait la tyrannie. Né libre, il souhaitait libérer, mais il avait un rêve. Pour le réaliser, il lui fallait la soumission, l'obéissance, la discipline absolues de tous les siens. «C'est une loi inéluctable, affirmait-il, que les plus faibles se groupent autour des plus forts pour vaincre l'existence.» Qui eût osé soutenir le contraire? Comme une coup de foudre sa force éclatait, subjuguait les plus rebelles. Ils venaient vivre, tous, près de lui, aux heures de plein repos, dans la calme plaine. Il s'asseyait.

Sa barbe neigeuse brillait au soleil. Autour de la ruche argentée, l'essaim d'enfants bourdonnait heureux, butinait sur les lèvres en fleurs, le suc précieux de vieilles légendes.

Venaient des moments sérieux: «Parle-nous de ton rêve...» pressaient les aînés, accroupis à ses pieds, en cercle, géométriquement graves. Il souriait: «Des rêves... disait-il: il en meurt autant qu'il en naît, par milliers, dans le cœur des hommes. Qui donc sait leur donner des ailes? Nous les asservissons, nous les avilissons, nous en faisons de pauvres bêtes, sans fougue ni élan, résignées, misérables.

«Voyez l'aigle... Il quitte sa caverne, s'élève, décrit quelques dédaigneuses spirales. Sur le paysage assoupi, il darde ses yeux perçants, le fascine, l'attire, le couve sous son aile, l'emporte, rapide, vers le soleil, quand une flèche le frappe, en plein vol. Plaque béante, aile tendue, le noble oiseau se tient un instant sous le soleil, immobile. Puis il redescend, lentement, d'un vol égal, plané, royal...» Nous regardions l'aïeul. Ses mains s'agitaient. Prunelles en feu, il sculptait son rêve. «L'emblème est bon et le symbole puissant, continuait-il. L'aigle blessé guérira. C'est dans la rocheuse solitude qu'il panse sa plaie profonde... Qui veut ressusciter ressuscite: Quelle est la force qui nous empêchera de crever la terre durcie de nos tombes, de rejeter au loin ses nappes lourdes?... Chaque année qui passe laisse derrière elle un monceau de cendres. C'est dans ce tas, désespérément gris qu'il faut chercher, trouver le germe d'un soleil à créer...»

Nous ne comprenions pas, nous étions trop jeunes. Nous tenions cependant nos yeux bien ouverts; mais ils se perdaient dans le regard de l'aïeul, plein d'un monde qu'il nous était impossible de concevoir. Il ne saisissait pas notre détresse. Attelé à son rêve il s'exaltait: «Ah! retourner chez nous, poursuivait-il. Je connais de ces matins qu'on découvre au réveil... Touffus d'illusions, riches d'espérances, ils s'épanouissent au soleil naissant ainsi que des arbres étincelants et magnifiques. Je choisirai le plus beau. Je le veux clair. Je vous emporterai. J'aurai des ailes!...» Et d'un vol prestre, il entra dans l'enclos du passé que son âme avait construit, exprès, pour sauver, garder ses souvenirs. Il les retrouvait tous, intacts. Ils respiraient vivaces. Comme de la laine chaude, régulièrement tramée, sa vigoureuse pensée courait de l'un à l'autre, nous les communiquait avec ferveur. Oh! les beaux souvenirs!... «Un village pareil à nul autre, impérissable, éternel!...» L'aïeul ne l'avait jamais vu, mais il le portait dans son cœur.

Il avait bu son ciel avec le lait de sa mère, croqué ses étoiles une à une à belles dents, les premières! Il voulait le saisir. Il s'échappait: «Trop grand, désespérément-il, trop grand!...» Il joignait les mains, les suppliait de venir. Il résistait. Impatient il frappait la terre brûlante de son bâton de berger miraculeux, c'était clair, puisqu'alors, à l'horizon, un paysage enfant naissait tout blond, sortait des langes brumeux, vagissait à nos yeux, minuscule.

Nous le reconnaissons. L'ancêtre le mit dans nos berceaux le jour de notre naissance: Il vécut de notre vie incertaine, grandit avec nous, devint la chair de notre chair.

Nerveux, les doigts de l'aïeul pétrissaient la vision: «Il n'est pas mort, clamait-il. Je le sens qui vit, bien portant, viril, dressé superbe avec son armure de feuilles vertes et ses belles filles casquées de nattes blondes ou brunes!» Puis, la voix faiblissait, tombait soudain, traînait humide: «Oh! le doux berceau!...» murmurait-il attendri. Il s'agenouillait, repliait ses ailes. On eut dit un pauvre oiselet qui, devant le nid retrouvé, se souvient encore des affres de la tempête... Le vieux corps se pelotonnait, se faisait tout petit, se détachait, tombait, «comme un fruit d'or, dans la corbeille enchantée tressée de branches de mûriers frères» ainsi que le souvenir le lui avait confié, dans un emportement d'extase maternelle. Nous entendions ses pleurs. Nous percevions son sourire.

Dans le gosier frêle le lait coulait en cascades de perles. La pensée des aïeux y germait tiède. Il l'a suçait avide, avec la substance précieuse de sa mère... Il grandissait, quittait les vieux genoux, cheminait grave

aux côtés de l'aïeul. Ensemble, ils descendaient vers le lac, respiraient l'haleine des matins parfumés dans la saison des mûriers en fleurs: «Toucher les feuilles des peupliers qui bordent le lac...» insistait l'aïeul, toujours à genoux devant son enfance. Nous les palpions les yeux gonflés d'une foi émue. Elles avaient un son de clair métal! Feuilles d'argent, feuilles du passé, feuilles de miracle!...

L'eau ronde scintillait au soleil. Une chaloupe enchantée flottait songeuse. Elle accostait la rive. Nous embarquions. Près de l'âme grisonnante de l'aïeul, la nôtre se blotissait, ruisselait, d'une peur heureuse. Nous voguions. Au rythme du temps, rêves et barque se balançaient. La journée coulait sur nous tiède, diamantée, limpide. La lumière imprégnait nos chairs, les rendait diaphanes. Un grand soleil plongeait dans le lac, buvait son eau, devenait immortel. De calmes rameurs, vieux de plusieurs générations, nous ramenaient indulgents vers ses bords. «Ici, précisait l'aïeul, les nôtres firent de grandes choses. Vous ne les comprenez pas, mais vous les sentez...» Oh! morsures du passé!... Plaies profondes, redoutables! Douleurs lancinantes!... plaies bienfaisantes!... Les heures fuyaient. Le jour mourait enseveli dans le lac. Sur le linceul d'or, la nuit glissait, solennelle.

Le temps passait allègre. Les jours succédaient aux jours. Vint le «matin clair». Quoi donc grandissait l'aïeul?...

Nous le vîmes venir de loin. Une âme jeune le portait en triomphe. Gisaient inanimées, dans les champs, la bêche, la charrue, la pioche... Au seuil des chaumières, closes encore, sa voix éclata, retentit grave, pleine d'une joie forte: «Réveillez-vous, criait-il, *les ruines nous appellent!* Les rêves se réalisent... Je vous le disais. Je le savais. Cette nuit... vous dormiez... je veillais, cherchais le village, retrouvais le ciel, le lac, les bords aimés. Je m'asseyais. Des milliers d'étoiles baignaient dans l'eau claire. Des reflets de lumière blanche striaient les nappes fluides. Fasciné, pe les pénétrais, cherchais la source de lumière, je la découvrais rayonnante. Des ruines peuplaient le fond du lac, se tenaient graves, ainsi que des vestales en prières. Des marbres sacrés, des étincelles jaillissaient, sillonnaient l'eau transparente. Des bulles d'or crevaient à la surface du lac. Autour de moi, des générations priaient à genoux, immobiles. Le silence régnait, impénétrable.

«Soudain il se fit sonore. *Elles parlaient:* «N'entend-tu pas le «Simandron» (1) de ton village?... murmuraient-elles. Les aïeux te cherchent, les morts t'appellent. Rassemble les tiens... Partez, venez rallumer les candilles éteintes: *Qui n'a pas sa Patrie n'a point de ciel! Viens mourir où tu es né si tu veux que les dieux te reconnaissent!...*»

«Elles se turent. L'aube passait, balayait la vision, un troupeau blond traversait la plaine. Le son de ses clochettes me remena vers nous. Faites vite. Rassemblez les enfants, les vieillards et les femmes. Chargez les icônes. Emportez les ossements des morts...»

Sa voix ordonnait calme impérieuse. Nous étions heureux, nous, les petits... C'est à peine si nous percevions le sanglot étouffé que la plaine laissait échapper derrière nous, comme si elle fût un être humain, douloureux et sensible. Des vierges parées de claires auréoles précédaient notre marche. Dès Jésus quittaient le sein, se retournaient, nous regardaient souriants. De bons vieux Saints, secouant avec des gestes gauches la poussière qui les couvrait, cheminaient gaiement à nos côtés... Ne sont-ils pas de la famille?

Nous allions ainsi, de nuit et de jour, sans repos, sans fatigue. Coiffés de ciel, les vieillards, les enfants, les bêtes marchaient... A travers l'étendue silencieuse la procession se déroulait, ailes déployées, oiseau gigantesque.

Nous ne savions pas notre chemin. L'instinct seul nous guidait, infailible. Nous traversâmes des régions inconnues. Des brumes parcheminées voilaient l'horizon. Portés sur des hauteurs inaccessibles des villages intrépides, flanqués de lunettes d'or, se penchaient

curieux sur des vallons creusés à fond des précipices, déchiffraient ainsi que de vieux savants des manuscrits que le temps y avait oubliés, sans doute, après que sa main géniale y eût imprimé la souillure enluminée des siècles. Des bourgades naissaient imprévues. Chaumières au vent, elles dansaient, au bord des routes, traînées par des chansons mélancoliques et lentes.

Les heures passaient, se tenaient par la main, entraient dans le temps, ainsi que des gamines, qui s'en vont à l'école: «Vous verrez le lac d'or sourire au soleil!...» ne cessait de répéter l'aïeul. L'infailible promesse tombait à pic, perçait nos jeunes cervelles, s'y enfonçait, s'incrustait, brillait comme un clou d'or. Nous gambadions, nous bondissions, au devant de notre joie nous allions en dansant. Nous la vîmes se lever, un jour, aux confins du soleil magnifique.

Fraîchement lavé, par une aube éclatante, le village d'Apollonia venant vers nous perlé de rosée. «Mon Dieu!» bégaya, grand-père, timide devant son rêve, se peut-il qu'un vieux comme moi, voie de si belles choses!... Je l'entends le dire encore... Il porta la main à la poitrine, pour calmer les battements, par trop précipités, de son vieux cœur. Puis il respira longuement, huma l'air natal, aspira l'haleine du passé, se sentit renaître. Il prit son village à pleines mains, le serra éperdument contre son cœur, sanglota... Tourne vers lui, corolles tendues, largement ouvertes, Apollonia regardait l'aïeul le fixait, comme pour se remplir du soleil.

Le lac surgit à nos yeux. Chasuble brodée, sacerdotale, il bénissait le paysage épanoui d'un large geste. Nous bûmes son eau, comme un philtre. Trois fois nous fîmes le signe de la croix, trois fois. Magnifique l'aïeul récitait les prières de la race. Quand il eût fini, je cherchai les ruines. Je les découvrais, telles qu'il les avait décrites. Elles étaient blanches, de marbre très pur, brisées pour la plupart.

Animé, pareil au serpent sacré des religions primitives, le rêve de l'aïeul contournait les colonnes. Soudain un murmure filtrant à travers les couches limpides, parvint jusqu'à nous devint perceptible: «Nous vous attendions, disaient les ruines. Vous viendriez, nous le savions. De l'enfant qu'elle met au monde la mère ne doute point. S'il prend son vol, c'est qu'il a des ailes. Mais la blessure reçue, il revient au bercail. Telle est la sainteté du nid maternel. Prenez possession d'Apollonia. Bâissez, construisez. Ne créez pas des choses éternelles. Le pays n'est pas libre. L'ennemi le foule toujours. Cependant, son oeil barbare ne nous a jamais surprises. L'eau nous a protégées. Sur nos marbres blessés, elle coula de longues années bienfaisante. Nous veillons dans l'attente... Ils viendront. Alors vers la surface nous monterons légères... Resuscitées nous saluerons les libérateurs... Patiencez, priez, guettez le miracle... «Ma vieillesse l'espère...»

— Et toutes ces choses sont vraies, grand-père?...

— Je te l'affirme, jura-t-il, devant le lac, ouvert comme un évangile. Je les ai vécues. Ma mémoire les a fidèlement gardées, pour te les transmettre.

— ...Elles sont belles. Je voudrais prier...

— Garde le silence: Regarde... le lac se fait grave. Il se recueille. La lune monte lentement. De blancs aïeux étendent la nappe d'argent pâle. Sur l'eau tranquille l'aute! de la race flotte indestructible...

— Des larmes mouillent tes yeux grand-père...

— Observe le fond du lac...

— Tout un ciel s'y reflète...

— Les ruines sommeillent. Perchées sur des créneaux couronnées d'algues, des étoiles gardent, vigilantes...

— Elles se meuvent...

— Le marbre se fait chair!...

— Que dis-tu?...

— Fais le signe de la croix: le miracle est proche.

— Elles montent grand-père!... Solennelles... Chacune d'elles porte une offrande; qui le bras mutilé, qui le sein arraché d'une vierge, qui le crâne d'un enfant brisé d'un coup de hache...

— N'énumère aucune laideur. Laisse décrire les cruautés à ceux qui les commettent. Entends-tu le cliquetis des armes?... Ils viennent...

— Tu les vois?

— J'entends leur pas...

— Comment sont-ils?...

— Ne reconnais-tu pas les frères?... A coups d'épée ils sabrent la nuit, déchirent le silence, dissipent les ténèbres...

— Oh! les voir, les toucher... de mon petit doigt palper le miracle!... Mes jambes sont trop courtes... Soulève-moi, grand-père!...

— Demeure petite... Les ruines émergent... Leurs corps de vierges flottent sur l'eau, blancs et souples... J'entends des voix... Ils approchent!

— Je les vois... Ils portent l'icône de la Panagia et les vieilles quenouilles...

— Ils brisent nos chaînes!

— ...Et des paniers pleins d'oeufs... rouges, écarlates...

— Ils nous libèrent... Les ruines s'inclinent, saluent la liberté reconquise. Sur le tertre du village triomphant, une ronde d'étoiles fête sa venue.

— Ils sont beaux!... Des yeux étincelants!...

Le feu de la race brille inextinguible!... Approche, toi, le plus jeune... Apollonia t'attend, depuis cinq cents ans... prends mon bâton de berger, le soutien de la race. Il fut ma force, je te la transmets... Ne t'en sers que pour protéger les faibles...

— Entends-tu, grand-père?

— Les simandrons d'antan!... Ils retrouvent leurs voix... Etouffée par des siècles d'esclavage elle vibre retentissante...

— L'aube luit, une étoile vacille, baise les toits de chaume, allume devant chaque porte la joie timide. Vers le ciel ému sa flamme monte, droite et blanche, comme celle du cierge pascal.

— Autour du lac heureux, les candillas s'allument. De lourdes icônes quittent leurs cachettes mousseuses, se meuvent en procession lente... Chargé de stèles blanches, le peuple des morts les rejoint, descend vers le lac, contourne pieusement ses bords... Les entends-tu qui chantent: «Le Christ est ressuscité. Alléluia?...»

LENE CANDILLY (Mme Leune)

(1) Forme de cloche ancienne.



POÈME

L'enfant que j'aurais pu être

Je l'ai perdu en chemin

Dans ma vie qui n'est plus la vie.

Bornée de temps et de fictions...

Coeur décharné de songes

Ravagé d'amour bafoué

Erre dans son abandon

Boiteux comme un soldat blessé

D'une guerre qu'il n'a pas faite!

Sachant à peine où il va

L'espoir pour lui, n'est plus qu'un leurre

Et si parfois il essaye de parler

Un rire lui répond que tout est consommé!

IVO BARBITCH

Lettres Néo-grecques**NICOS NICOLAIDES**

Nicos Nicolaidis de Chypre — qui vit au Caire depuis plus de 30 ans — est un des meilleurs écrivains des lettres néo-grecques. Son oeuvre se distingue par la pureté incomparable du style, la profonde psychologie des caractères, et l'originalité de ses sujets et types. Il est surtout connu pour ses contes et nouvelles dont il a su renouveler le genre: avant lui d'ailleurs, on s'était presque exclusivement limité à la description de la vie et des moeurs de la province.

Nicos Nicolaidis a su faire représenter la vie et les types des grandes villes, avec leur psychologie complexe, et cela, dans une forme parfaite.

Il a publié jusqu'ici 4 volumes de contes et nouvelles, 2 volumes de proses poétiques, un roman et un drame lyrique en vers. Son oeuvre inédite comprend plusieurs autres volumes de nouvelles, de proses et la suite de son roman.

Nicos Nicolaidis est aussi un peintre d'un grand talent et voyageur infatigable. C'est une personnalité des lettres néo-grecques qui impose le respect et l'admiration non seulement par sa qualité exceptionnelle de ses talents, mais aussi, par son caractère et son attitude devant la vie.

Loin du monde social et littéraire, il vit solitaire, entouré de quelques amis et admirateurs, tout en suivant avec attention l'évolution de notre époque, si riche en impressions et émotions.

Il édite ses livres à ses frais et les distribue plus qu'il ne les vend.

Nous donnons ici, quelques poèmes en prose extraits de ses derniers livres «La Légende d'Or» et «Vies Humaines et vie des Fleurs» qu'il a fait paraître dernièrement et dont l'édition luxueuse a fait date dans les annales des éditions grecques.

Certes, dans une traduction de poèmes, même en prose, on ne peut prétendre ni à la musicalité ni au dynamisme poétique de l'original. Néanmoins, nous donnons ces essais de traduction afin de faire connaître aux nombreux lecteurs de la «Semaine Egyptienne», un des écrivains les plus représentatifs de la littérature néo-grecque.

ST. CARACASSIS

LE PETIT BONHEUR

Le dattier solitaire qui jette son ombre sur la farouche mer de sable du désert est à moi -- tout à moi.

Son ombre, soit qu'elle s'allonge vers l'ouest -- quand le soleil joyeux naît -- soit qu'elle s'arondisse autour de lui -- quand le soleil, roi serein de la journée se trouve à son zénith -- soit qu'elle s'étende vers l'est -- à l'heure où le soleil triste meurt -- elle est à moi, toute à moi.

Les dattes sont pour moi -- c'est pour moi seulement qu'elles mûrissent.

Je me tourmente dans l'impuissance de la prose, pour dire quelque chose de plus que cette phrase banale:

«Mon bonheur est petit, mais il est tout à moi.»

DES PAS DANS LE SABLE DU DESERT

Si tu m'aimais, les caravanes auraient vu chaque matin nos pas accouplés dans le sable du désert.

Elles auraient vu nos pas dans le sable du désert, et aux yeux assoiffés des voyageurs pleins d'espoir, ils auraient paru comme autant de couples de fossettes pleines de grains qui, à leur temps, devraient éclater, pousser, pour faire bruire avec le beau temps, dans le désert, une nouvelle oasis.

Maintenant, la longue ligne serpentée qu'imprintent mes pas, dans mon vagabondage désespéré, à travers le désert, paraît à mes yeux comme autant de tombeaux ouverts, et les voyageurs fatigués du désert se diront entre eux:

«Voilà... C'est ici que rôde ce fainéant qui aime Nazira.»

LE JARDIN AUX STATUES

Dans un jardin doré -- avec ses feuilles jaunes et son teint de coucher automnal -- nous nous sommes promenés côte à côte.

La parole qui tremblait sur nos lèvres n'a pas été dite, parce que nous avons distingué entre les feuilles rares, la statue du «Silencia» qui, le doigt sur la bouche se faisait imposer le silence...

Nous avons marché côte à côte dans le jardin doré -- aux feuilles jaunes et au teint du dernier rayon du coucher du soleil -- mais les baisers qui fleurissaient sur nos lèvres, n'ont pas été donnés, parce que nous avons distingué entre les feuilles rares, la statue de «Pan» qui nous regardait en riant.

Devant le groupe du «Satyre et de la Nymphe» nous avons dit le plus banal des «adieux» et nous nous sommes séparés.

Au même moment, entre les feuilles rares, nous avons vu deux oiseaux accouplés. Présage ailé.

Le présage ailé nous a révélé la bienveillance des Dieux que nous n'avions pas compris, mais l'adieu avait été dit, et nous ne sommes plus retournés.

LES NATIFS

Nous sommes les natifs. Nous avons toujours vécu au cercle que fait la mer déserte et la déserte plaine.

Une petite barque, qui fait des tours à l'infini désert bleu, n'est pas pour nous qu'une image.

Nous connaissons son nom et le nom de son propriétaire, et nous savons comment on implore et comment on blasphème les hommes qui sont dedans. Enfin, nous savons qu'il s'agit d'une barque de pêcheurs qui vogue sur notre mer, au delà de notre môle, jusqu'à la longue et monotone ligne de l'horizon.

Tous ceux à qui nous disons bonjour et bonsoir aux chemins, et tous ceux que nous rencontrons à l'église et au café, ne sont pas ceux que nous connaissons seulement.

Nous savons, et combien des leurs pour chaque maison peinent à l'étranger, et connaissons aussi le nombre dont chaque maison a d'enterrés sous terre.

Nous sommes les natifs...

Une femme au fichu rouge qui, dans le champ moissonné, se courbe et se lève, n'est pas pour nous une simple image. Nous savons que c'est une glaneuse de grains. Nous savons quelle pauvreté l'oblige d'errer loin du village, plus loin que la ligne monotone de l'horizon, pour ramasser les restes de la moisson.

Nous sommes les natifs...

La plaine verte ou dorée, pleine ou vide, n'est pas pour nous qu'une large image -- verte ou dorée -- enfermée dans l'horizon.

Nous savons que c'est une plaine, divisée en petits et grands lots, nous connaissons le nom du propriétaire de chaque lot, qui l'a par héritage ou qui l'a

par achat; lequel est grevé de dettes et lequel ne l'est pas. Combien de bouches nourrit l'un et combien l'autre. Quel lot est destiné à passer à un successeur direct, et quel lot à un successeur indirect.

Enfin, nous connaissons quelle est une plaine, qui s'étend beaucoup plus loin que la ligne qu'enferme l'horizon.

Nous sommes les natifs, et nous connaissons par son nom, chacun de ceux qui vivent dans le cercle que fait l'horizon de la mer déserte et la déserte plaine. Nous savons comment chacun aurait voulu faire sa vie, et nous savons que la vie a fait de chacun ce qu'elle a voulu, de chacun qui vit dans le cercle qui fait l'horizon de la mer déserte et de la déserte plaine.

LA SALUT A L HOMME

Il me faut saluer, avec des Paroles d'Or, le bienheureux couple, sur qui la Légende Biblique pèse, avec une tradition diffamatoire.

«C'est ainsi que je te voulais Adam... ainsi que je te voulais Eve. Honneur à vous... Honneur à vous... parce que: avant que le «Temps» vieillisse et l'«Espace» s'élargisse, nus et sans armes, vous avez délaissé l'étroit et tellement facile Paradis pour vous jeter dans la Vie si Difficile et Large... La Vie de l'«Action Libre».

NICOS NICOLAIDES

(Traduit du Néo-grec par S. Caracassis)

LES CARTES

(Sonnets)

I

Valet blond? Roi de Pique? Edith les mène en laisse,
Tous deux, l'un Céladon, beau mais peu fortuné,
L'autre, baron joueur, vieux et haut encorné
Que le turf a comblé, mais que l'amour délaisse.

Elle a juré ce soir, en rentrant, la drôlesse
Qu'elle prendrait l'amant que la carte a tourné
Déjà les jeux sont faits. Edith est sa faiblesse.
As et neuf. Coeur s'en va. Roi de Pique a gagné.

L'amour est le pain bis; l'argent, la confiture.
Madame, vous aurez laquais, hôtel, voiture:
Un barbon n'est point laid s'il vaut son pesant d'or.

Auprès d'un tel galant, sans fatigue on s'endort.
Un rien le fait pâmer; il est tendre et fidèle
Et surtout, mûr à point pour tenir la chandelle.

II

Edith pleure et gémit: Quel malheur est le sien!
Tout son honneur s'indigne et crie à la trahison:
«Le diable un vendredi est mauvais praticien,
Dit-elle; il s'est grisé; de là vient la méprise.»

Au fond du lit blottie, elle attend l'aube grise,
Puis à nouveau l'implore ô sombre magicien,
Mêle et refait les jeux suivant le rite ancien:
Coeur tombe. Pique est mort. L'amour la favorise.

Allons, c'est décidé, J'en suis charmé pour vous.
Madame, il est trop sot de vivre riche et vierge.
Vous aurez un cinquième à Montmartre, un concierge

Impoli, pour voisins, des rapins un peu fous;
Mais dans les belles nuits que le désir embrase,
Aux bras d'un jeune amant, c'est le bonheur sans
[phrase.

III

Edith, d'un geste las, inconsciemment coquet,
Dévoile un sein fripon sous la chemise mauve.
Les draps fins sont ouverts; un parfum de bouquet
S'échappe, évocateur de doux secrets d'alcôve.

Hargneur et l'oeil méchant, un tout petit roquet
Hors du mol oreiller risque sa tête chauve.
Les cartes ont jonché le damier du parquet
Que lustre en l'effleurant un long rayon d'or fauve.

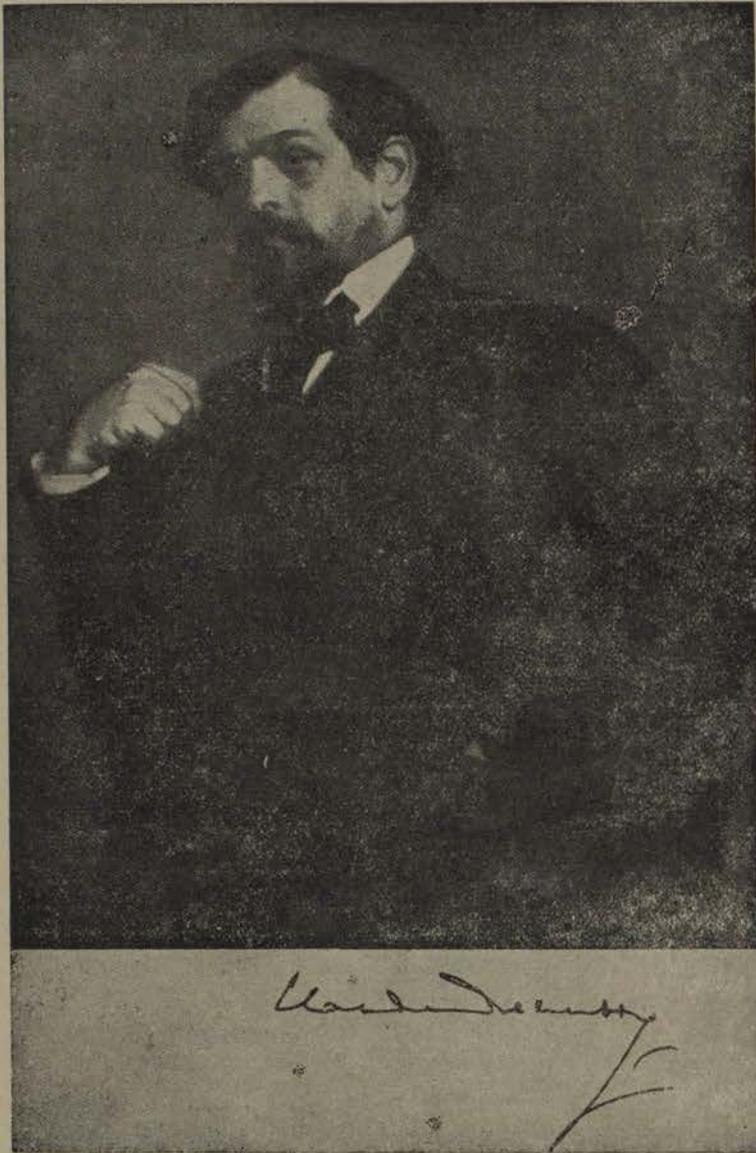
Vous vous taisez, Edith? Pourquoi cet air grognon?
Le baron vous irait, mais l'autre est bien mignon.
C'est juste; à mon avis, chacun d'eux vaut qu'on l'aime.

Le diable sans façons a tranché ce dilemme.
Il vous évite un choix que je crains hasardeux.
Vous aimez l'un et l'autre? Eh bien! prenez les deux.

ALIX CONDOR

EN SOUVENIR DE CLAUDE DEBUSSY

MUSICIEN FRANÇAIS



Portrait signé de CLAUDE DEBUSSY

25 Mars 1918! Funèbre anniversaire pour la France. C'était le pire moment de la guerre: l'offensive de Picardie, le fêchissement de la cinquième armée, la poussée allemande dans la Somme. C'était encore le surlendemain du bombardement de Paris par *«la grosse Bertha»*, le surlendemain de la catastrophe de Saint-Gervais. Et c'était aussi le jour où disparaissait, silencieusement, rongé par un inexplicable cancer, l'un des plus grands parmi les génies d'hier: Claude Debussy.

Il n'avait que cinquante-six ans. Il aurait pu produire encore. Aucune des ses dernières oeuvres, pour différentes qu'elles soient des premières, ne donne l'impression d'essoufflement.

Il avait de vastes projets; il cherchait un nouveau drame lyrique, songeant aux contes d'Edgard Poë (*«Maison de Tom Usher»* ou *«Diable dans le beffroi»*), à l'Orphée-Roi de Victor Ségalen. Il voulait transformer en drame lyrique proprement dit l'admirable musique de scène qu'il avait écrite pour le mystère de d'Annunzio: *«Le martyr de Saint-Sébastien»*...

Rien de tout cela ne fut possible. La guerre l'engourdit, la maladie le dompta: ce qu'il put écrire encore ne fut que peu de chose auprès de ce qu'il avait ré-

vé — même la sonate pour violoncelle, au début si pudiquement douloureux — même la *«Berceuse héroïque»* où passent des échos de la Brabançonne — même l'extraordinaire *«Noël des enfants qui n'ont plus de maisons»*, dont on retrouve les paroles tragiquement actuelles: *«Vengez les enfants de France... et les petits Polonais aussi. Si nous oublions pardonnez-nous, Seigneur...»*

Mais, dans cet ensemble inachevé (comparable à ces cathédrales du moyen âge auxquelles manque soit un clocher, comme à Sens, soit une nef, comme à Saint-Just de Narbonne), quelques-unes des pures merveilles dont l'art musical puisse s'enorgueillir.

Là encore, là comme ailleurs, la mort égalise, et détruit l'accessoire. Il faut déjà faire effort pour se rappeler toutes les batailles auxquelles donnèrent lieu les premières de ses oeuvres...

Comme elle paraît loin de nous, la bataille (c'en fut une) mais pour *«Pélleas et Mélissandre»*, devenu le plus incontesté de ses chefs-d'oeuvre... Et comme on a envie de hausser les épaules, devant les discussions bien vaines, qui saluaient chaque nouvelle production! On ergotait sur sa nouveauté. Celui-ci dénonçait des audaces révolutionnaires et des convulsions d'orchestre. Celui-là se croyait obligé, pour la louer au maximum, de condamner les précédentes, et d'enfermer *«le véritable Debussy»* dans un accord qu'il déclarait inédit. Tel autre épluchant les textes, prétendait retrouver des influences dissimulées, des échos lointains de la musique russe, des souvenirs inavoués de Chabrier, d'Erik Satie...

Près de vingt ans ont passé, et l'admiration, toujours injustement posthume, commence à prévaloir seule, enfin.

La nôtre n'a pas la prétention de choisir. Ce que nous allons citer n'élimine rien, ne supprime rien du reste de l'oeuvre; ce n'est pas le résultat d'une préférence fabriquée.

Lorsque nous entendons, en notre mémoire, la phrase inouïe d'Arkel, le vieux roi d'Allemonde, qui murmure, après un déchainement de colère sauvage dont il fut l'impuissant témoin: *«Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du coeur des hommes»*, on ne demande rien quand au style, rien quant à la technique; on n'y voit qu'une expression géniale, douloureusement simple, gravement affligée, de ce qu'est *«notre condition faible et mortelle»*, suivant le mot de Pascal.

Lorsque nous repensons à un drame fantastique, récemment émis par la radio suisse, dans lequel un couple, avant de s'envoler dans la stratosphère, demande à la terre ce qu'elle a de meilleur, la musique digne de ce nom, c'est pour nous souvenir que le couple fait appel aux *«Sirènes»*, ce poème symbolique à l'illisible (tp) appel aux *«Sirènes»*, ce poème symphonique pour orchestre et voix de femmes chantant à bouche fermée, et pour constater que jamais peut-être un musicien n'aura su pareillement traduire la lumière de Grèce et le rire d'une mer matinale.

Et l'on nous permettra de révéler que nous sommes quelques-uns à ne pas séparer le spectacle de la nuit claire des harmonies ardentes de son *«Clair de Lune»* pour piano seul, extrait de la *«Suite bergamasque»*. Quant on réentend, en soi-même, ces musiques inégalées, il semble que Debussy a réalisé, malgré la mort précoce, le meilleur de sa mission d'artiste: il a laissé le monde moins triste et moins laid derrière lui; il a projeté, sur les plus sombres heures, de ces clartés qui font que la vie, malgré tout, vaut la peine d'être vécue.

LE CINQUANTENAIRE DE CÉSAR FRANCK

(Né à Liège, en 1822, mourut à Paris en 1890)

La personnalité de César Franck acquiert un relief puissant quand on le compare à ses contemporains: Ambroise Thomas, Gounod, Victor Massé, Reyer, et même à quelques autres — Delibes, Widor, Lenepveu, Dubois — qui appartenaient bien à son époque, mais qui, plus jeunes que lui, n'ont cependant marqué aucune évolution parallèle à la sienne. On n'apprendra peut-être pas sans surprise qu'il compta, pour peu de temps, il est vrai, Léo Delibes parmi ses élèves!

César Franck a été le vrai continuateur de Beethoven. Il a laissé des œuvres fort nombreuses, dont les dernières caractérisent le mieux son tempérament et son style. Croyant sincère, il se plaît souvent à choisir des sujets bibliques, comme *Ruth*, ou religieux, tels que *Rédemption*, dont on connaît surtout le superbe morceau symphonique, et les *Béatitudes*. Celle-ci lui coulèrent dix ans de travail. Elles brillent par cent qualités, souvent par des beautés de premier ordre; mais on y remarque parfois des passages où se manifeste le mauvais goût de l'époque. Le mythe païen de *Psyché* lui-même, traité par Franck, se transforme en une sorte de symbole chrétien.

Les *Variations Symphoniques* sont la seule œuvre écrite par l'auteur pour un instrument solo et orchestre. Elles figurent rarement au programme des grands concerts, sans doute parce que les pianistes en renom préfèrent à une composition purement musicale un vrai concerto, de haute virtuosité...

Par contre, la *Symphonie en Ré mineur* est exécutée plusieurs fois, chaque saison. Comme nous ne pouvons consacrer une étude, même succincte, à toutes les œuvres qui en mériteraient une, arrêtons-nous quelques instants sur celle-ci, la plus célèbre, pour en signaler les particularités. Nous avons dit que Franck est le véritable continuateur de Beethoven. Or, on remarque que dans ses derniers quatuors, Beethoven a cherché, sans trop y parvenir, à emplifier encore les formes qu'il avait déjà élargies et, semblait-il, fixées. Marchant dans cette voie, Franck essaiera, de temps à autre, de combiner deux formes en un morceau unique. Le deuxième mouvement de sa Symphonie est un *lied-scherzo*, et cet essai s'avère une réussite! D'autre part, il arrive que Beethoven rappelle, au cours d'une longue composition, des motifs ou des rythmes déjà entendus: témoin le début du finale de la *IXe Symphonie*, où les principaux thèmes des morceaux précédents sont partiellement reproduits. Franck fera de même, et plus systématiquement: il utilisera ce que ses élèves appelleront «la forme cyclique». Dans le dernier morceau de sa symphonie, les thèmes principaux des mouvements précédents sont repris: mais cette fois la réussite n'est pas entière, le procédé employé paraît assez artificiel et donne un peu de décousu.

C'est encore une combinaison de formes qu'on trouve dans le premier mouvement du *Quatuor en Ré*. Ayant parachevé, comme nous l'avons dit, la réunion en un ensemble cohérent et solide des deux constructions relativement simples que sont le *lied* à trois parties et le *scherzo*, le compositeur a voulu cette fois s'attaquer à un travail plus difficile: l'assemblage du *lied* et du premier mouvement de sonate en un *lied-sonate*. Mais la forme sonate, déjà compliquée en elle-même, s'accommode-t-elle d'une nouvelle et grosse surcharge? Dans sa première tentative, l'auteur a eu l'habileté de choisir un mouvement tel qu'un *temps* de *lied* corresponde à peu près exactement à une *mesure* de *scherzo*: le passage du *lied* au *scherzo*, et réciproquement, se fait sans heurt. Ici, devant l'impossibilité d'adopter la même disposition, rejetée du reste par les deux formes si différentes qu'il s'efforce d'associer, il se voit contraint de passer du lent au vif et du vif au lent, suivant que la partie traitée appartient au *lied* ou au premier mouvement de sonate. Considérée objectivement, la réunion de ces deux formes ne constitue

pas un ensemble très homogène; et l'alternance régulière des mouvements engendre elle-même de la monotonie.

Nous aurions voulu commenter la belle *Sonate pour violon* et surtout le magnifique *Quintette en fa mineur*. Forcé de nous limiter, nous consacrerons la dernière partie de cette courte étude aux deux œuvres les plus représentatives du génie du Franck, l'une avec ses qualités et ses défauts, l'autre parée de ses dons les plus rares.

La plus récente des deux, *Prélude, Aria et Finale*, n'est pas, à notre avis, la plus parfaite. Il ne nous semble pas possible de nous extasier devant le thème principal du prélude, avec sa carrure et ses répétitions, sans parler de sa reprise entière et de son retour plus loin, au ton relatif mineur: procédé d'école, de faible intérêt. Le thème de l'Aria, doux et noble à la fois, aboutit à une phrase dramatique, géniale dans toute l'acception du mot et merveilleusement amenée. C'est par cette phrase que débute le *Finale*. Comme un magnifique orage, elle secoue l'auditoire, tant qu'elle rées- te dans le grave. Elle perd plus de la moitié de son effet en s'élevant d'une octave et devient presque insignifiante en se répétant encore à la seconde octave. Franck s'est souvenu de l'*Allegretto* de la *VIIe Symphonie*; mais le thème de Beethoven — non le sien — appelle cette disposition: son expression est profonde, presque religieuse, mais contenue; sa ligne est sobre. Dès qu'il passe des altos aux seconds violons, les violoncelles font entendre un contre-chant qui est l'élément nouveau qu'on n'attendait, que Beethoven fournit mais que Franck n'a pas trouvé. Il n'a pas trouvé davantage le développement exhibé par son thème, ni une réexposition originale. Il a été inspiré, mais il n'a pas su tirer tout le parti possible de son inspiration: il a manqué d'imagination et d'invention.

Tout autre est *Prélude, Choral et Fugue*, son chef-d'œuvre et, qui plus est, un chef-d'œuvre. Le début tranquille du *Prélude* se relie, lui aussi, à une phrase complémentaire, très pathétique, qui contient en germe le sujet de la *Fugue*. Ledit sujet se retrouve, très habilement incorporé dans la phrase initiale du *Choral*. Puis le *Choral* proprement dit s'expose, en évoluant jusqu'à sa forme définitive, par trois fois, et précédé chaque fois d'une phrase expressive; il se porte *d'ut mineur en mi bémol mineur*: ces deux tons s'apparentent enharmoniquement à celui de *si majeur* qui sera le ton et la conclusion générale de l'œuvre. Le *Choral*, très bien construit, est donc un morceau modulant: preuve que l'auteur sait suivre son instinct — instinct d'artiste qui ne trompe jamais — sans rien sacrifier aux préjugés d'école.

Après un court divertissement, la *Fugue* commence. Classique de forme, elle puise dans son caractère dramatique un intérêt qui ne faiblira point. Vers la fin, le rythme du *prélude* reviendra pour fournir un dernier épisode, puis le sujet de la *fugue*, combiné au thème *choral*, formera la conclusion.

Une mention spéciale, en passant, pour le recueil intitulé «*Organiste*», petits morceaux délicieux, respirant la éandeur la plus naturelle, et empreints de la plus pure musicalité.

En résumé, Franck est un grand musicien qui sut se dégager de son époque, l'une des plus mauvaises dans les annales de la musique, et domina même les symphonistes réputés, ses contemporains, les Brahms, les Saint-Saëns, de toute la hauteur de son génie. S'il poussa trop loin le culte de la forme, il prouva par là-même que la manière classique n'offre, comme toutes les manières, que des ressources limitées, et contribua ainsi à pousser d'autres compositeurs, les Debussy, les Ravel, vers la recherche féconde des voies nouvelles.

Un nouveau poète grec

GEORGES STAMBOLIS

Je me rappelle, nous nous trouvions il y a deux ans, réunis dans une maison, au retour d'une excursion, où l'auteur des «Odes» se trouvait aussi. Déjà connu et apprécié dans les milieux littéraires, il fut prié de lire quelques morceaux, ou quelques passages de son dernier ouvrage «La Symphonie de la vie et de la mort», qui avait, il y avait quelque temps remporté un succès rare. Avec simplicité et bonne grâce, M. Stambolis s'exécuta.

Et bientôt, il conquiert son auditoire, tenu sous le charme de sa poésie. Cela fini, il tira de sa poche le manuscrit de l'«Ode au mont Parnès» et nous la récita.

C'était plus qu'une déclamation, c'était un chant, d'une musicalité et d'une harmonie merveilleuse, le chant de la nature splendide et sauvage, de notre belle patrie.

Dans son auditoire se trouvait une étrangère, qui ne comprenait rien au grec. Pourtant elle semblait transportée, par tout ce qu'elle entendait. Quand je lui demandai si elle avait pu saisir le sens des paroles, elle me répondit: «Je n'ai rien compris, mais la résonance est si belle!»

Voilà une phrase, qui vaut à elle seule, une critique. Les «Odes» sont une véritable mélodie pour l'oreille, non seulement à cause du rythme, mais encore à cause du choix des mots, assemblés comme en de riches onomatopées.

Quelle force, dans cette description de l'«Ode au Parnès»:

*Βουνό έλατοφύτευτο
πὸν στίς ψηλές κορφές σου
τὸ χιόνι τὸ χειμῶνα λάμπει*

Du haut du sommet, il voit les plaines s'étendre à ses pieds, comme une mer. Il ne respire qu'arrivé au sommet, quand sa vue embrasse jusqu'à

*Τὸ μάτι πᾶ ἀνεμπόδιστο
νέους ὀρίζοντες
μπροστά του θά ξανοίξει*

Plus haut! toujours plus haut. M. Stambolis voudrait pénétrer au cœur même de la nature, qu'il sent et qu'il aime comme s'il en faisait partie et qu'il ne devrait jamais quitter. L'Attique que la plupart de nous considèrent comme une région plate et fertile, aux montagnes rudes, et inaccessibles nous apparaît tout autre.

Penteli τῆς Ἀττικῆς ὄραϊο στόλισμα» au flanc continuellement percé de nouvelles blessures pour extraire ce marbre d'une blancheur éclatante, Penteli où le thym prodigue son parfum sous les rayons du soleil, Penteli aux tons enchanteurs au couchers du soleil.

*Εἶναι τὸ θεῖο χρῶμα
πὸν τέτοιες ὄρες προσευχῆς
παίρνει ἀπ' τοῦ Φοῖβου τὰ φιλιὰ
τὸ χάριτό σου χῶμα.*

En descendant vers la mer, voici le Marathon, le point de départ du coureur du même nom et le lieu où sont enterrés les trésors de la bataille.

M. Stambolis évoque dans son poème la fameuse bataille que livrèrent les Athéniens contre les Perses. Soudain, ces images se dispersent. Nous n'avons devant les yeux que les eaux bleues du golfe d'Eubée.

*Φυσάει τὸ μελεμάκι δροσερὰ
καὶ τὶ χαρὰ
στὰ κύματα, σὶδὸν κόλλο πὸν ξαφρίζει,
τὰ δένδρα σιοιοῦνται λυγερὰ
κι' ὁ ῥόχθος ναυορρίζει*

M. Stambolis trouve une phrase unique pour l'Egaléos

«μικρὸ βουνὸ μὲ ὄνομα παμπάλαιο».

De cette montagne merveilleusement située, toutes les splendeurs de la plaine attique se déroulent l'une après l'autre au fur et à mesure que l'on escalade le sommet.

D'abord voici Athènes:

*Νάτην ἢ Ἀθήνα, πὼς φανιάζει
μὲ τὴν Ἀκρόπολη στολίδι*

Puis le Pirée!

Κι' ὁ Πειραιῆς μὲ τὸ λιμάνι πὸν νυστάζει

Plus loin, dans un mélange de soleil et de mer bleue,

ἢ Αἴγινα ρεμβάζει λικνιστικά.

On monte encore: Salamine apparaît, puis Eleusis et Scaramanga. La vue embrasse une nature riche et belle.

Sounion. Ici le décor change. Le temple de Poseidon témoin de l'époque ancienne, et bâti sur un roc abrupt ajoute à la poésie naturelle du paysage. La mer Egée brise ses vagues au pied des ruines, la où des colonnes ont roulé. Et la lune jette une lueur mystérieuse sur tant de beauté.

*Κῆμα, κῆμα τοῦ Αἰγαίου
φερμένο ἀπ' τὰ μάκρη
τοῦ γαλανοῦ
Στοῦ Σουνίου τὴν ἄκρη
σὶτὴν ὁμορφιά τοῦ πηγαίου
καὶ σὸ φῶς τ' οὐρανοῦ*

Nous voici en Thessalie, la région abondamment arrosée, aux platanes touffus, aux fleurs, qui se nourrissent des pluies fréquentes.

Tempi! vallée à la végétation luxuriante et aux peupliers altiers, au lierre qui rampe sur le sol et embrasse le tronc des arbres.

Voici Mycènes, qui rappelle à notre mémoire l'histoire sanglante de la famille des Atrides; des pensées profondes surgissent sur la vanité de tout ce qui est humain! que reste-t-il de tout ce faste, après la mort? Ce qu'ils ont cru prendre avec eux se trouve, désormais dévoilé, aux yeux des profanes dans le musée.

*Ἐκεῖν τα χρυσάφια καὶ τὰ στολίδια
πὸν πέργανε σὶδὸν ὕπνο τους μαζί
τί ἀξίζει γὰν τὰ σέργεις πᾶ τὰ ἴδια,
τὸ δόλιο τὸ κορμί, σὰν δὲ θά ζῆ.*

Son dernier poème, est consacré, à l'Arcadie, cette région idyllique, qui est en même temps, la patrie de ses aïeux, ainsi que celle du grand Colocotroni le célèbre général de la révolution grecque. Les plaines alternent avec les montagnes couronnées de sapins et avec les hauts plateaux; il la compare au fort du Peloponèse. «Centre les hautes âmes» avec une vue qui s'étend jusqu'à la mer Ionienne, au loin.

En été, l'Emphée qui coule jusque dans la région d'Olympe répand la fraîcheur alentour. En hiver un rayon de soleil perçant au travers, illumine la neige des sommets et au printemps, la plaine de Tripolis est tout entière fleurie, tandis que des sentiers mènent vers les flancs des côtes, d'où coulera le vin fameux. Il ne manque aucun détail de cette nature dont la végétation est si variée et riche, tantôt méditerranéenne et tantôt nordique. — Il finit, sur un cri pour cette partie à laquelle ses pensées sont toujours rattachées.

*Πάρε με, ξαναπάρεμε σὰ σπλάγχνα σου Ἀρκαδία
παλιὰ πατρίδα, δῶσε μου τὴν χάρη πρὶν οὐθῶσα
Καὶ δέξου μὲ χαμόγελο σὶτὴ γαλανή σου εἶδία
τὸ γίνημα πούω ξέφυγε μὰ σούμεινε πιστό.*

LES SILLOGRAMMES VERSICULÉS

DE JEAN MAIRE

LA LEÇON DE FRANÇAIS

Offerte gracieusement par l'E. S. B. à «ses chers auditeurs».

Ne dites plus vingt et unième,
Dites plutôt: «vingt et un...-nième».
C'est le speaker de l'E.S.B.
Qui le veut. D'après son A.B.
C. de la conversation,
Dites: «la sta-ni-ation»,
Même si vous aviez coutume
De parler de stagh-nante brume.
Au souvenir des: «géôlettes»
Négréères, dites: «géôlettes»
Et mettez vous à chialer
En y songeant, au «pi-aller».
Oyez: (Autres temps, autres moeurs)
On doit prononcer: C'est «sans zheurts»
Que l'armitice est accepté.
On vous l'a pourtant «répété
T'a tort et à travers». Dès lors
Vous n'avez qu'à rester «déhors»
Pour juger des «faits théoriques»
(Au lieu des faits héroïques
Dont on nous entretient par 'talk')
En ajoutant un peu de talc,
Heu... de tact, heu... voulais-je dire
Vous ne provoquerez plus l'ire
De «tous les hommes quels que soient
Leur âge et leur sexe» et ma foi
Si vous allez toujours 'à pince'
Pour moins d' «un schelling et un pince»
Vous pourrez vivre et réparer
Votre langage si taré.

Car quelle bonne vieille gausse
Qu'un radioteur qui «réhausse»
Le pur et doux parler français
De son idiome iroquois.

Quand je pense qu'en ma demeure
Chaque jour plus d'une «de-mieure»
(A prononcer ainsi, au lieu
De: demi-heure; ça fait mieux)
Je suis, l'oreille déroutée
Par cette langue frelatée,
Frappé comme à coup de bâton...

— «Que ne tournes-tu le bouton?...»

— «C'est ce que je fais comme un «blitz»
En leur suggérant que Berlitz...

«N'importe le thème choisi»... Sacrifions au badinage.
«Si dans la solitude de sa Thibériade...» (resic)
Louis Chatterton.

Maître Chatterton qui 'sévit'
'Quelque part' en Alexandrie
Ne craint pas que de lui l'on rie
Quand il attaque d'un air mite
Notre «Ermite de l'Attaka».

De quel Chatterton s'agit-il?
Du poète qui se survit?
De l'actrice qui nous ravit?
Qui parle de celui qu'abrite
En cénobite, l'Attaka?

Ne serait-ce ce Chatterton
Auteur du sparadrap pour fil
Electrique? Ou dans un courttil
L'anon qui ses services prête
A l'ascète de l'Attaka?

Non, c'est Louis qui croit que faire
Danser aux mots le charleston
«Au jour le jour» est de bon ton,
Loulou qui s'agrippe, à l'assiette
D'anachorète en Attaka.

Ce lettré alexandrin
Tout heureux de son ministère
Vient déclarer d'un ton pépère:
«Il a pour titre et pour auteur»:
Le bon pasteur de l'Attaka.

Et ce chroniqueur impavide
Ose juger l'épicurien?
Ce qu'il en dit? Si peu que rien:
Larme à la mer, sable à la terre.
Du solitaire d'Attaka,

D'Ahmed Rassim, il écrit:
«Retiré dans Thibériade...»
(Probablement en Thébaïde!
En mettant un 'h' non idoïne)
— De ce moine de l'Attaka.

Louis Chatterton qui sévis
Quelque part en Alexandrie
Veuille souffrir qu'on te convie
A parler en style moins vague
Du gyrovague d'Attaka.

JEAN MAIRE

Très Prochainement aux éditions de «La Semaine Egyptienne» paraîtra

IVO BARBITCH - RIVAGES DU SOMMEIL

(poèmes)

Sur la mort de l'Archéologue et Philhellène

ARTHUR EVANS



ARTHUR EVANS
(Croquis du peintre Dimitriadis)

C'est avec un regret sincère que le monde grec a appris la mort subite de l'archéologue anglais Arthur Evans duquel il avait célébré, il y a quelques jours à peine le goème anniversaire de naissance. La Grèce et plus spécialement l'héroïque Crète se prosternèrent attristées et reconnaissantes devant la dépouille du grand anglais qui fut un des plus profonds connaisseurs de leur illustre passé. Ses aptitudes scientifiques jointes à son amour pour la Grèce lui

permirent à force de labeur obstiné de pénétrer le secret du Temps et de remettre en lumière les merveilleux trésors de la civilisation hellénique.

Arthur Evans, se basant sur des observations numismatiques, émit l'hypothèse que la série de petites pierres sculptées ou cachets connus sous le nom de «pierres des îles» étaient en réalité des vestiges d'une écriture ancienne illustrée en usage dans les pays grecs. Cette théorie souleva beaucoup de controverses; nonobstant cela, Evans poursuivant ses recherches, à travers les musées d'Europe dans lesquels des pierres de ce genre existaient, réussit à déterminer que leur lieu commun de provenance était la Crète.

Il en déduisit que la Crète devait être le berceau de cette écriture pro-phénicienne et commença à visiter l'île.

Rarement archéologue a été aussi favorisé par la chance qu'Arthur Evans. Non seulement il eut la satisfaction de prouver le bien fondé de son hypothèse mais aussi de mettre à jour l'immense palais de la dynastie Crétoise de Minos.

L'oeuvre réalisée par Evans prouve assez qu'il a été une personnalité scientifique de premier plan dont les vues, en archéologie sont unanimement appréciées de nos jours. L'intérêt suscité par sa découverte fut tel, à travers le monde, qu'en moins de trente ans la Crète est devenue, grâce à lui un des centres archéologiques et touristiques les plus courus.

Que son souvenir vive à jamais dans nos coeurs !

EN SOUSCRIPTION

Aux Editions de la SEMAINE EGYPTIENNE

ZAHIRA

ou le journal d'un jeune poète égyptien

par Mtre. MAHMOUD KAMEL

Illustrations de Telmisany

Edition de Luxe
P.T. 50

Edition Simple
P.T. 20

PARAITRA TRÈS PROCHAINEMENT

Quelque part en Palestine

LES AIGLES HELLENES EN FÊTE



LL. AA. le Prince Pierre et la Princesse Irène de Grèce photographiés à l'aérodrome sur lequel flotte le drapeau hellène.



S.B. Mgr. Timotheos, Patriarche de Jérusalem, qui harangue les pilotes hellènes d'une vibrante et patriotique allocution s'entretenant avec l'Air-Commodore L.O. Brown, Commandant des forces aériennes en Palestine et en Transjordanie.

Quelque part en Palestine, eut lieu l'autre jour, sous un ciel radieux, une démonstration aéronautique des aviateurs hellènes en présence de LL. AA. le Prince Pierre de Grèce et la Princesse Irène, du Vice-Président du Conseil Amiral Sakellariou, du Ministre de la Guerre M. Dimitrakakis, de S.B. Monseigneur Timothéos, Patriarche de Jérusalem, du Consul Général de Grèce M. D. Pappas et d'une foule de personnalités et d'officiers supérieurs hellènes et britanniques.

S.B. le Patriarche de Jérusalem, Mgr. Timothéos, prenant la parole à l'issue de la cérémonie a exalté le courage, le patriotisme ardent et l'esprit du sacrifice des aviateurs hellènes et

termina en disant: *«vous combattez aux côtés des héroïques armées britanniques contre le pire des ennemis. C'est à vous qu'incombe le devoir de libérer la Grèce et de préparer la voie pour la victoire finale. Quand vous débarquerez en territoire hellénique, je serai avec vous»*.

La base aéronautique était décorée de drapeaux et d'oriflammes grecs et britanniques et les honneurs étaient rendus par des détachements des forces australiennes et des soldats de la police Palestinienne.

Les exercices et les prouesses des aviateurs hellènes ont été très admirés.

S.A. le Prince Pierre de Grèce à Damanhour

Accompagné par l'Amiral A. Sakellariou et le Consul Général de Grèce à Alexandrie, M. C. Valtis, S.A. le Prince Pierre de Grèce visita l'autre jour la Communauté Hellène de Damanhour. Reçu par le Président, M. A. Kaniadis entouré des membres du Conseil Communal et des notabilités hellènes de la ville, le Prince Pierre fut l'objet d'une chaleureuse réception et son passage à Damanhour laissera longtemps un émouvant souvenir sur l'esprit de tous ceux qui y participèrent.

Grèce - Chili

Nous apprenons que S.E. M. Vassili Dendramis, Camp Ext., Ministre de Grèce en Argentine, au Brésil et en Uruguay vient d'être aussi nommé au même titre au Chili. En recevant les lettres de créance le Président de la République de Chili, exprima la reconnaissance du Chili pour la contribution de la Grèce à la civilisation.



S.E. M. VASSILI DENDRAMIS

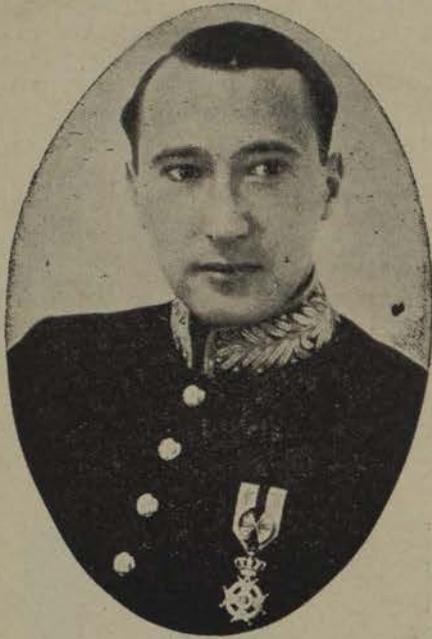
Le Ministre des Affaires Etrangères du Chili déclara aussi à cete occasion, que le Gouvernement du Chili, fidèle au principe, d'après lequel l'occupation provisoire ne comporte pas la perte de la Souveraineté et n'altère pas la réalité légale de l'Etat grec, reconnaît le Ministre de Grèce.

Toute la presse chilienne fait l'éloge du peuple grec qui lutta pour la défense de sa liberté et souligne ses grands sacrifices pour la lutte commune.

Les communautés grecques de Santiago, Valparaiso et Antofasgata exprimèrent leur profond dévouement envers S. M. le Roi Georges II et le gouvernement hellénique.

A la Légation R. de Grèce à Moscou

Le gouvernement hellénique d'accord avec les autres gouvernements alliés a décidé de rétablir les relations diplomatiques avec l'U.R.S.S.



ALEXANDRE DJIRAS

S.E. M. Takis Pipinellis qui dirigea avec tant de tact et compétence les Légations de Budapest et de Sofia a été nommé chef de cette mission délicate. Ce diplomate est doublé d'un fin lettré et *La Semaine Egyptienne* s'honore de l'avoir parmi ses collaborateurs.

En félicitant de tout coeur M. Pipinellis pour cette marque d'estime de la part du Gouvernement Royal nous faisons des voeux pour la réussite de sa mission.

**

Les nombreux amis que compte en Egypte M. Alexandre Djiras l'ont revu avec grande joie au Caire, où il fait un court passage, ayant été nommé 1er Secrétaire à la Légation Royale de Grèce à Moscou après la fermeture de la Légation à Sofia où il était attaché au même titre.

Nous ne doutons pas qu'il remplira avec succès sa mission ainsi qu'il l'a fait précédemment à Alexandrie, Zagazig, Mansourah, Suez, Jérusalem et Budapest où son départ a laissé d'unanimes regrets.

Chez les Français Libres



A l'occasion de son entrée en fonctions comme représentant du Général De Gaulle en Egypte, Le Baron Louis de Benoist a convié les représentants de la Presse, les Correspondants étrangers et quelques personnalités à une réception dans les salons de la délégation

de la France Libre. Cette réception fut empreinte de la plus franche cordialité.

Dans notre photo on voit le fils de M. Winston Churchill, Major Randolph Churchill en compagnie du Baron L. de Benoist.

Au Consulat Général de Grèce à Alexandrie

Egalement M. Christoforos Axelos, gérant du Consulat Royal de Grèce à Philippopoli, a été notre hôte, ayant été nommé comme 2ème Vice-Consul à Alexandrie. On se rappelle que M. Axelos, comme Vice-Consul de Grèce

à Mansourah, y avait laissé un excellent souvenir.

Au Consulat Royal de Grèce à Cardiff

M. Panayotli Verykios, Vice-Consul à Bourgas a été transféré comme gérant au Consulat Royal de Grèce à Cardiff.

Le Théâtre Anglais Contemporain



Dans le théâtre Britannique, les Compagnies de Répertoire tiennent depuis plusieurs années, une place des plus honorables. Nombreux sont les acteurs et actrices anglais de premier plan qui ont fait leurs débuts dans telle ou telle Compagnie de Répertoire, dont les plus célèbres sont celles de Croydon, Birmingham et Manchester.

Une des Compagnies provinciales les plus en vogue aujourd'hui est celle d'Amersham dans le Buckingham-

shire. Ses membres travaillent très dur, chaque lundi ils présentent une nouvelle pièce. Lorsqu'ils ne jouent point, ils répètent en vue de leur prochaine représentation, et font eux mêmes leur mise en scène et leurs costumes. Notre photo représente la Compagnie d'Amersham au cours d'une de ses répétitions. Mais celle-ci sort de l'ordinaire, car elle n'est rien d'autre qu'une scène d'une de leurs récentes pièces.

LA BATAILLE DE LA CRÈTE

Exposition du peintre Mc INTYRE

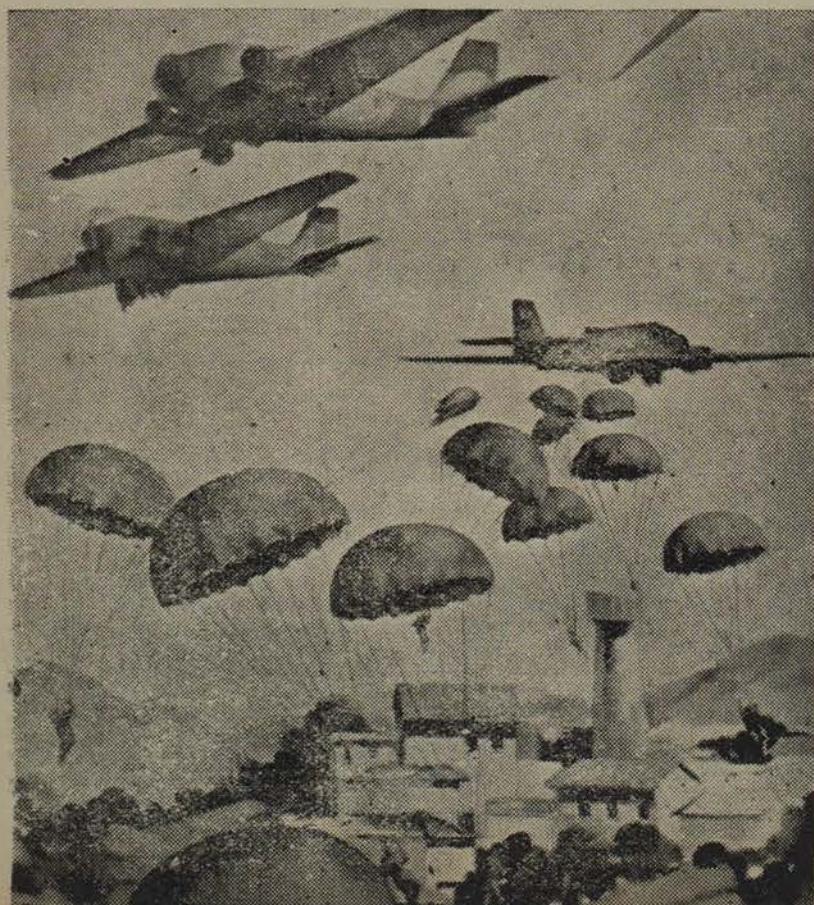


Le peintre Mc Intyre tenant une toile sur laquelle on voit un planeur abattu.

Au Club des Forces Néo-Zelandaises eut lieu ces derniers jours l'exposition des oeuvres de guerre du Capitaine Peter Mac Intyre se rapportant à la campagne de Crète. Le peintre qui a participé à cette lutte épique en a rapporté des documents uniques qui serviront, plus tard, à éclairer les générations futures sur l'héroïsme et l'abnégation des soldats hellènes et néo-zelandais.

On a admiré un magnifique portrait de S.M. le Roi Georges II et un autre de S.E. le Président du Conseil hellène M. Emmanuel Tsouderos.

Descente des parachutistes allemands



Les hôtes de l'Égypte

LE DR SKEVOS ZERVOS

Parmi les personnalités des lettres qui sont arrivées après l'occupation de la Grèce par l'Axe, il est de notre devoir de signaler tout particulièrement celle de M. le Dr. Skevos Zervos.

Le Dr. Skevos Zervos jouit d'un prestige considérable dans les milieux médicaux et universitaires grecs et étrangers pour sa saine et profonde érudition, ses travaux scientifiques, son inlassable activité dans tous les domaines, ses qualités supérieures d'homme désintéressé et altruiste en enfin d'ardent patriote.



Profitant de son séjour en Égypte, il a donné plusieurs causeries à la Radio et dans divers cercles du Caire et d'Alexandrie.

Il n'a cessé dans toutes ses causeries d'exalter l'héroïsme et le patriotisme du soldat hellène, exhortant le peuple grec de ne pas laisser en aucune circonstance faillir son moral ou faiblir son patriotisme, l'invitant à se rallier autour de S.M. le Roi Georges II et du Chef du Gouvernement M. Emm. Tsouderos, jusqu'au jour où pointerà à l'horizon l'aurore de la liberté, pour la Grèce, le Dodecanèse — sa patrie — et pour tous les territoires où les vautours de l'Axe ont pu mettre pied provisoirement.

Un public nombreux lui fit un accueil enthousiaste et chaleureux.

LE JOURNAL SUISSE D'EGYPTE & DU PROCHE-ORIENT

Commemorant dignement le 650ème anniversaire de l'indépendance de son pays, notre excellent confrère et collaborateur M. J. R. Fiechter réserve à cette solennité un numéro spécial du *Journal Suisse d'Égypte et du Proche-Orient* qu'il dirige avec la compétence qu'on lui sait. Admirablement présentée et imprimée sur du papier de luxe cette livraison que tous les bibliophiles tiendront à conserver est consacrée à l'exaltation du sentiment patriotique Suisse et aux origines historiques de l'unité nationale. Ce numéro groupe une collaboration de tout premier plan et la documentation qu'il contient est du plus grand et réel intérêt. A notre ami Fiechter qui ne pouvait mieux réussir son idéal d'exposer aux siens et aux innombrables amis de son pays « nos raisons d'être et de demeurer Suisses » vont nos plus cordiales félicitations.

Dans la Presse

Notre excellent confrère Costas Romanos Directeur-propriétaire de l'hebdomadaire *Sphinx* vient d'être chargé de la Direction des deux quotidiens du Caire les journaux *Kairon* et *Clio*. Nous ne doutons pas que sous sa direction ils prendront un nouvel essor. Nous lui souhaitons en attendant succès et prospérité.

Carnet Rose

C'est avec infiniment de plaisir que nous avons appris le mariage de notre excellent ami M. Jean Stavridis, Chef des Titres à la Banque d'Athènes, avec la toute charmante Mlle Alice Acriviadis.

Après la célébration du mariage à l'Eglise de St. Constantin et Ste Hélène une réception fut organisée en honneur du jeune couple au Continental Hôtel par le parrain M. Ant. Pezas, Président honoraire de la Communauté Hellénique, ou un somptueux buffet fut servi.

Parmi la très nombreuse assistance nous avons noté au hasard du crayon S.A. le Prince Abbas Halim, S.E. M. Taher Pacha, le général Hussein Choucri, S.Em. le Metropolitite du Mont Sinai Mgr. Porphyrios, le Vice-Consul de Grèce M. Jean Moschopoulos, le Président de la Communauté Hellénique M. Parissi Belleni, le Président du Centre Hellénique M. le juge Roilos, le juge Cokinopoulos, le Président de la «Laïki Leski» M. Chisto Androulidakis, le Directeur de la Banque d'Athènes M. D. Martinis et le sous-Directeur M. C. Maniatopoulos, le Kaimakam Th. Marco Bey, les Chefs des éclaireurs MM. M. Lioufis et Deligeorges, le Wing Commander Donald, le Directeur de l'I.C.I. M. Reynal, le personnel de la Banque d'Athènes ainsi qu'une foule d'officiers britanniques, etc. etc.

Aux nombreux souhaits et vœux la *Semaine Egyptienne* joint les siens.

ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

Demandez dans les Librairies**Notre numéro spécial consacré à L'HELLADE HÉROIQUE**

avec la collaboration de S.A le Prince Amr Ibrahim, S.E. Theo. Nicoloudis, S.E. Sir Andrew Cunningham, S.E. Sir Arthur Longmore, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. le Dr. Taha Hussein Bey, S.E. Antoun Ghemayel Bey, S.E. le Baron L. de Benoist, S.E. B. Szalatnay-Stacho, S.E. Hassan Djeddaoui, S.E. Sesostris Sidarous Pacha, Mirrit Boutros Ghali, Stanislas Stronski, Tewfik El Hakim, Noel Baker, P. de la Valette Marie Cavadia, J. R. Fiechter, José Caneri, Mahmoud Kamel, Ed. Gallad, Henri François, Achille et Josée Sekaly, Jeanne Marquès, André Bonnard, H. evonshirr, Leon Guichard, A. Merton, Ch. Buckley, B. Spencer, R. Liddel, A. de Marniac, Gilbert Trollet, Arsène Yergath, Elisabeth Loukianoff, J. P. Baillod, Eloy Trouvère, Georges Henein, Claude Taha Hussein, Raoul Pangalo, S. Themelli, L. Sciuto, Athina Pappa, A. Khédry, etc., etc.

Exemplaire de luxe
P.T. 50

Nombreuses illustrations
EN VENTE PARTOUT

Exemplaire ordinaire
P.T. 20

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Kabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

Stella



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**